202 27 AOUT 1949 100 FRANCS

Illinois U Library

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA FORÊT LANDAISE RAVAGÉE PAR LE FEU

Plusieurs dizaines de milliers d'hectares de forêts de pins détruits, quelque quatre-vingts personnes brulées vives, des centaines de millions de dégâts, tel est le premier bilan de la catastrophe qui a ravagé le Sud-Ouest, où l'on a revu sur les routes le douloureux exode des populations fuyant devant le sinistre,. Phot. U. P.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

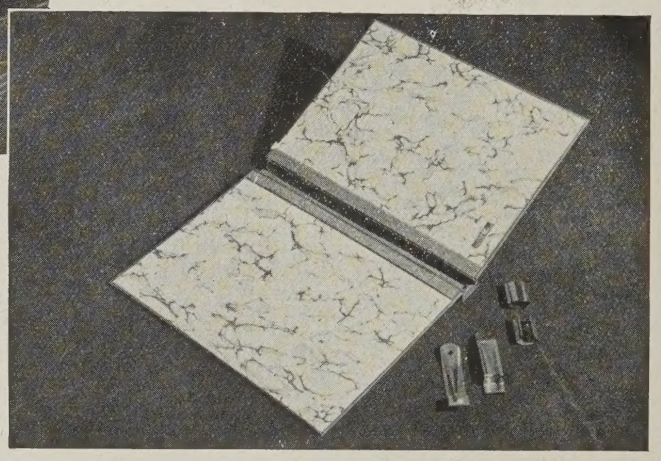
2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures la paire . . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110 fr.** | Pour **2** reliures. **140 fr.**

Pour " France-Illustration littéraire et théâtrale "
N° 7 : une année . . . . . **385 fr.**
Clefs de montage . . . . . **50 fr.**
FRAIS D'ENVOI . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER



POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION

IL VOUS FAUT UNE

RELIURE MOBILE ACLÉ

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LES GRANDS RÊVEURS
— Oh ! regarde, Jules, comme c'est poétique ce petit sentier en lacet !
— Oui... ça me fait penser qu'il faut que je m'en achète une paire.

PHÉNOMÈNE COSMIQUE
PREMIER IVROGNE, *au second.* — Ben, mon vieux, c'est pas étonnant qu'il fasse si chaud ! Y a deux soleils !...

CHATEAU HISTORIQUE
LE CICERONE. — Ce tableau représente l'illustre Godefroy de Bouillon, un guerrier consommé. Il tua de sa main deux mille « infidèles », y compris sa femme !

LES DRAMES DE LA MER
LE BAIGNEUR MYOPE. — Oh ! mille pardons, madame !... Je croyais prendre le ballon !...

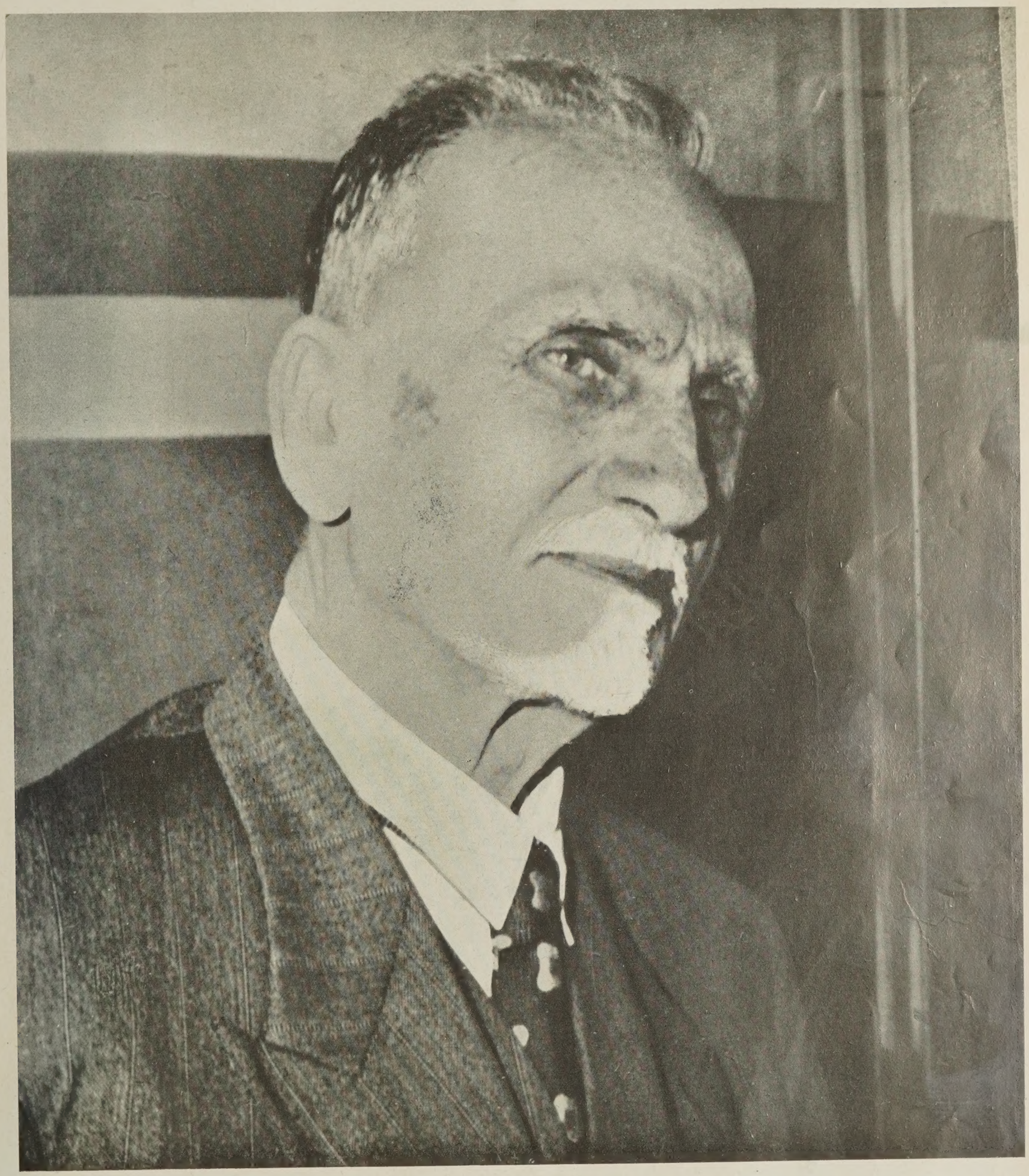
S'HABILLER JEUNE !
— Excusez-moi, mais vous avez oublié de rentrer vos pans de chemise !...
— Pas du tout !... Je suis la mode. Regardez ces jeunes gens, eux aussi sont en « bipan » !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 202 27 AOUT 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



DEUX FOIS EN CINQ MOIS LA SYRIE CHANGE DE GOUVERNEMENT

S. E. Hachem bey Atassi a formé le nouveau cabinet syrien qui doit préparer dans un proche avenir les élections générales. Le pouvoir lui a été remis par la junte militaire qui a fait exécuter dans la nuit du 13 au 14 août le maréchal Zaïm, son chef lors du putsch du 30 mars dernier. Hachem bey Atassi était président de la République syrienne en 1939. Il est le père de l'actuel ministre de Syrie à Paris. Phot. A. P.

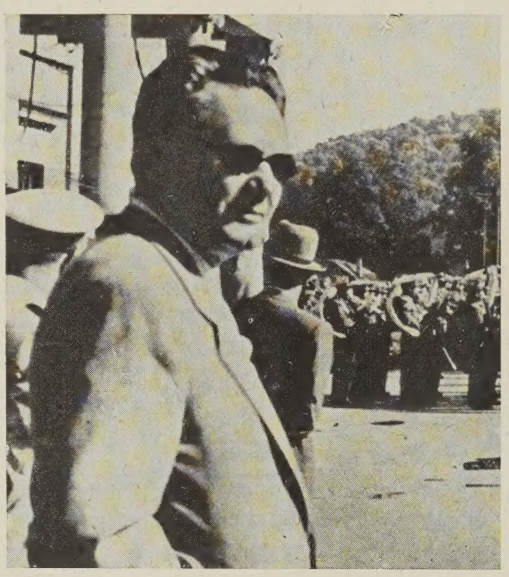
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A ROME, au ministère des Affaires étrangères, M. Stani Pavelic a signé, au nom de la Yougoslavie, un traité qui indique une amélioration sensible dans les relations entre son pays et l'Italie.

A PARIS le deuxième anniversaire de l'indépendance de l'Inde a été célébré par une cérémonie dans les salons de l'ambassade, où le portrait de Gandhi a été installé à la place d'honneur.

A BUENOS-AIRES M. Atilio Bramuglia, qui s'est récemment démis du ministère des Affaires étrangères, a échangé des témoins avec l'ambassadeur aux U. S. A., M. Ramorino, mais le duel n'eut pas lieu.

A BRUXELLES les membres du nouveau gouvernement belge, après avoir été présentés, selon l'usage, au prince régent par M. Eyskens, ont subi avec bonne humeur le traditionnel assaut des photographes.



A BELGRADE le maréchal Tito a été chaleureusement accueilli à son retour d'une visite en Macédoine, où il a pris la parole à diverses reprises pour exposer ses vues sur la situation dans les Balkans.

A TIRANA le général Enver Hodzha, chef suprême de l'armée albanaise, qu'il a reconstituée, a assisté à une importante parade militaire, entouré de nombreuses personnalités, puis a harangué les troupes.

EN GRECE M. William O. Douglas, membre de la Cour suprême des Etats-Unis, venu en mission, a inspecté les troupes régulières helléniques cantonnées dans le secteur d'opérations des monts Grammos.

A MUNICH, afin de protester contre un article antisémite du journal *Suddeutsche Zeitung*, les Israélites ont organisé une manifestation qui provoqua de violentes collisions avec les forces de police.

A PARIS trente-deux Canadiens qui prirent part le 19 août 1942 au raid sur Dieppe sont allés, sous la conduite du major général J. A. Roberts, déposer une gerbe de fleurs au tombeau du Soldat Inconnu.

M. André François-Poncet, haut commissaire de la République française en Allemagne, arrive en voiture dans la zone d'occupation.

ALLEMAGNE ET EUROPE

Chrétiens-démocrates et socialistes ont pris aux élections qui viennent d'avoir lieu en Allemagne les deux premières places. Ils auront dans la Chambre (Bundestag) les uns 139 et les autres 131 sièges. Viennent ensuite les libéraux, qui réuniront une cinquantaine de députés.

Quelle majorité va-t-il se former au sein de la nouvelle assemblée ? Aucun des partis ne détenant la majorité absolue, des alliances, par la force des choses, se noueront. Les socialistes ont, dès le premier moment, marqué leur intention de ne pas faire route avec les chrétiens-sociaux ; ceux-ci ont donc dû chercher du côté des libéraux l'appoint dont ils ont besoin.

C'est dans ce sens que le docteur Karl Adenauer, leader des démocrates-chrétiens, a entamé des négociations en vue de la constitution d'un gouvernement fédéral dont il sera, selon toute apparence, président ou chancelier. Il eût, semble-t-il, souhaité personnellement une formation plus étendue, et ce n'est pas sans regret qu'il voit les socialistes se tenir à l'écart. D'autant qu'à l'intérieur de son propre parti certains éléments que conduit M. Karl Arnold, ministre président de Rhénanie-Westphalie, tenaient pour fort désirable la collaboration avec les sociaux-démocrates, se flattant même que ceux-ci renonceraient momentanément à exiger l'application rigoureuse de leurs théories dirigistes.

Mais les libéraux ne partagent aucunement cette manière de voir. Ils l'ont fait savoir à plusieurs reprises, notamment par l'organe de leur vice-président, M. Franz Bluecher. Ils sont, eux, fermement antidirigistes, hostiles aux socialisations et nullement disposés à s'accommoder de concessions faites du bout des lèvres. Aussi répudient-ils toute coalition avec les socialistes et verraient-ils avec plaisir le portefeuille de l'Economie revenir à M. Ludwig Ehrard, qui, comme directeur des affaires économiques de la bizone, a pratiqué une politique franchement antidirigiste, ce qui lui a valu de devenir la « bête noire » des socialistes.

Les destinées de l'Allemagne occidentale vont donc être prises en main par un gouvernement où seront associés chrétiens-démocrates et libéraux. Il se peut que quelques membres des petits partis, qui ont globalement recueilli aux élections un chiffre assez élevé de voix, soient appelés à y participer. En tout cas ces petits partis auront un rôle à jouer dans la majorité de l'assemblée.

DANGER D'UN NATIONALISME AGRESSIF

Le danger serait que l'axe de celle-ci se trouvât alors déplacé et que le nationalisme agressif qui s'est étalé durant la campagne électorale reparût dans la politique de la nouvelle Allemagne. Ce danger n'a pas échappé aux observateurs étrangers. Il a été particulièrement ressenti en Grande-Bretagne.

De fait, la campagne électorale a été violemment antialliée. Sur le thème de l'occupation, facile à exploiter et agréable aux masses, les chefs politiques ont rivalisé de surenchères. Dans leurs propos les responsabilités de l'Allemagne disparaissaient et les puissances occupantes étaient en état permanent d'accusation.

Le discours de M. Herriot à l'ouverture de l'Assemblée de Strasbourg maîtrisa quelque peu ces effervescences et doucha certains agités.

Un autre avertissement, aussi ferme que mesuré, a été donné aux Allemands par M. André François-Poncet dès son arrivée à Mayence, où il vient de prendre possession de son poste de haut commissaire.

Le représentant de la France a conseillé à l'Allemagne de se montrer sage et particulièrement de ne pas interpréter comme un signe de faiblesse la

Le haut commissaire quitte sa nouvelle résidence de Mayence.

substitution du contrôle civil au gouvernement militaire. Il a précisé que ce contrôle civil possède tous les moyens de tenir efficacement son rôle et qu'il les emploierait s'il se heurtait à une mauvaise volonté contraire à l'esprit conciliant qui l'anime et dans lequel il entend travailler avec les populations.

Il est en effet nécessaire — et c'est le rôle des Alliés — que l'Allemagne soit maintenue constamment en face des réalités et, comme on l'a dit, de ne pas la laisser rêver, car la rêverie ne lui vaut rien. Son avenir est lié à la façon dont le futur gouvernement de Bonn la conduira. En définitive c'est de lui qu'il dépend qu'elle s'intègre plus ou moins rapidement — et plus ou moins réellement — dans cette Europe unifiée qui s'élabore.

M. Churchill a pressé l'Assemblée de Strasbourg de le faire sans délai. « Une Europe unie, a-t-il dit, ne peut pas vivre sans l'aide et la puissance de l'Allemagne. » M. Churchill demande donc qu'on n'attende pas une année avant de statuer sur cette admission. En Amérique M. Dean Acheson a fait écho au vœu de l'ex-Premier anglais et souligné l'intérêt constructif que présenterait, à son sens, l'entrée de l'Allemagne dans le Conseil de l'Europe. Notre ministre des Affaires étrangères, M. Robert Schuman, s'est également déclaré favorable au principe de l'admission, en réservant toutefois le sentiment du parlement français, qui sera consulté.

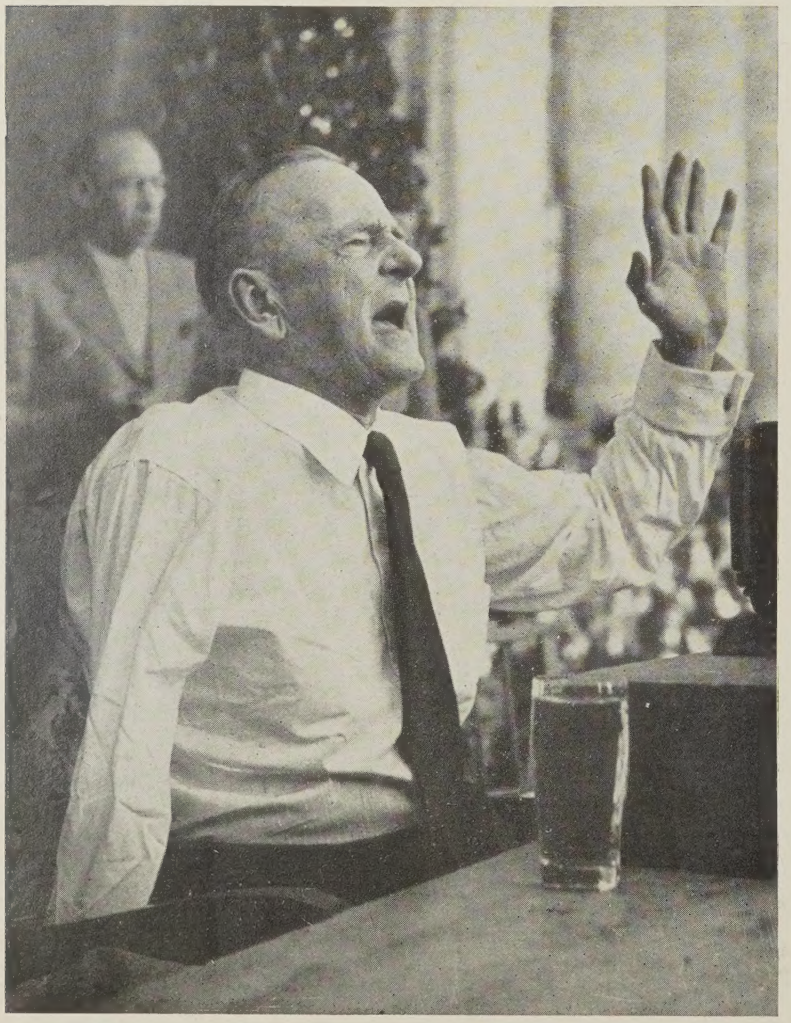
COMMENT INTÉGRER L'ALLEMAGNE A L'EUROPE

Pourtant, si les délégués qui siègent à Strasbourg pensent, on peut dire unanimement, avec M. Schuman qu'il n'y aura pas de solution au problème européen sans une intégration progressive de la nouvelle Allemagne à la nouvelle Europe, les avis diffèrent sur cette progressivité. Les Anglais ne sont pas tous aussi pressés que M. Churchill. Les travaillistes ont été déçus par le résultat des élections, où ils souhaitaient naturellement de voir les socialistes l'emporter. Le ton, il faut le redire, de la campagne électorale a fait sur beaucoup de délégués une fâcheuse impression. Devant quelle Allemagne allons-nous nous trouver ? se demandent-ils, se rappelant sans doute le mot de Bainville selon lequel s'il y en a deux, elles n'ont jamais coexisté. Enfin reste la question de l'admission de la Sarre, dont M. Georges Bidault a rappelé qu'il y a là une situation de droit international qui doit être respectée.

En zone soviétique les résultats des élections ont été accueillis par des sarcasmes acerbes. On y parle de la constitution d'un gouvernement de la zone orientale. Certains prédisent même que l'événement est proche. Les communistes annoncent que ce gouvernement se considérera comme celui de toute l'Allemagne. Il s'installerait évidemment à Berlin, et la situation de l'ex-capitale, écartelée entre les occupants, et qui n'a pas voté, redeviendrait un sujet de conflits. Et surtout cette prétention en la direction des affaires de tout le pays ne ferait qu'augmenter ce désir d'unité qui est dans l'esprit de nombre d'Allemands.

Si l'intérêt se concentre sur l'Allemagne, n'oublions pas qu'il y a eu à l'est du nouveau. On a fait grand bruit autour de l'entrevue accordée par Staline à l'amiral Kirk, ambassadeur des Etats-Unis à Moscou. Celui-ci s'est vivement défendu qu'il y eût là l'amorce d'une modification à la situation internationale, et Washington a confirmé sa version. Le Kremlin n'a rien dit, à son habitude. Plus ou moins qu'une visite de courtoisie ? L'avenir le dira.

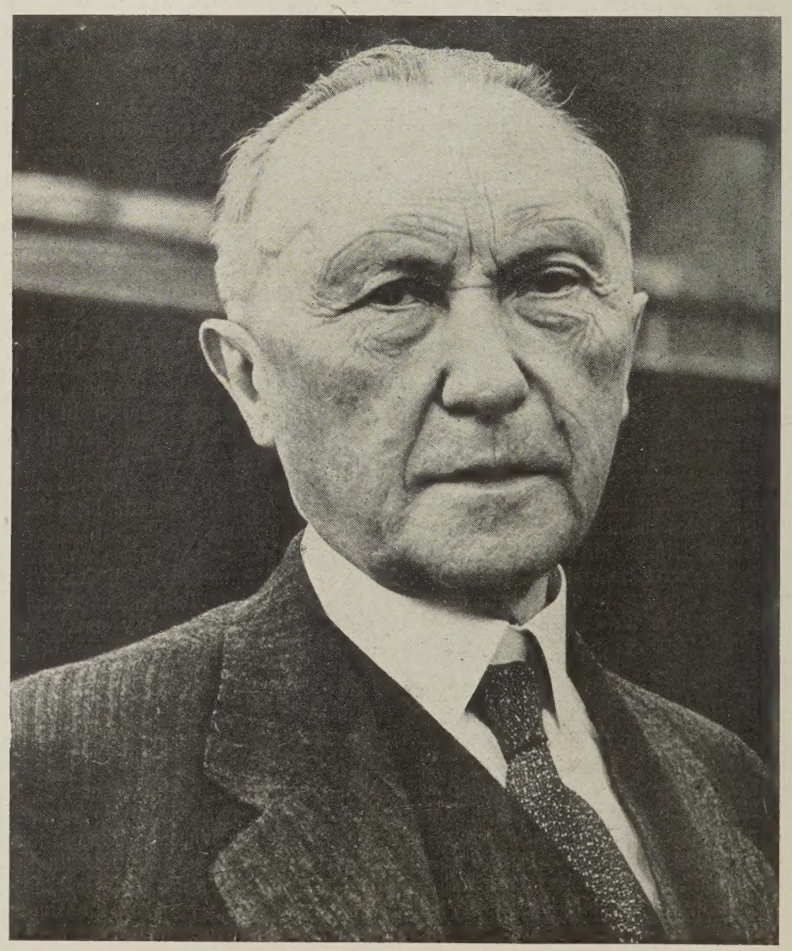
R. D.



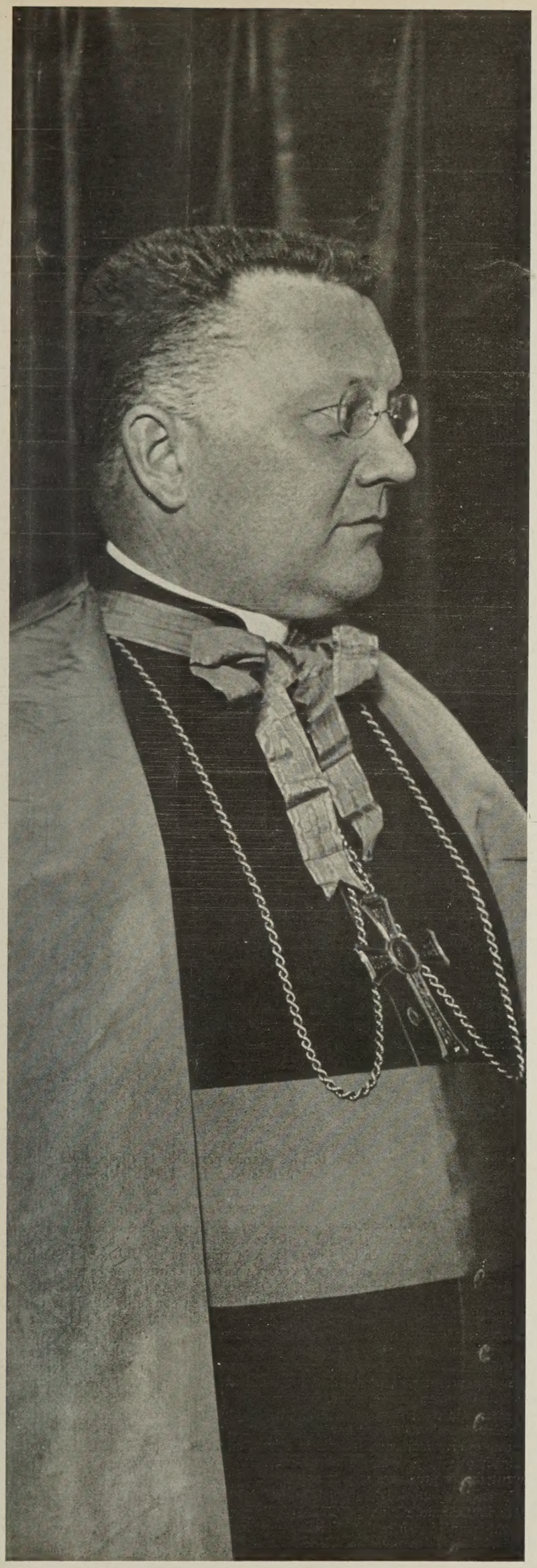
A Munich M. Kurt Schumacher harangue ses électeurs socialistes.

M. François-Poncet s'adresse aux représentants du peuple allemand.

Le communiste Max Reimann durant sa dernière réunion électorale.



Le Dr Karl Adenauer, dont le parti fut vainqueur aux élections.



S. Exc. Mgr FELTIN

ARCHEVÊQUE DE PARIS

La biographie du nouvel archevêque de Paris, Mgr Maurice Feltin, est déjà connue. On sait qu'il naquit à Delle, sur le territoire de Belfort, il y a soixante-six ans, qu'il fut ordonné prêtre en 1909, qu'il fit vaillamment la guerre de 1914 — la Légion d'honneur, la Médaille militaire, la Croix de guerre avec cinq citations l'attestent — et qu'il fut en 1927 sur le siège de Troyes le plus jeune évêque de France. En 1932 il devenait archevêque de Sens, et trois ans plus tard il était transféré à Bordeaux, où il succédait au cardinal Andrieu en qualité de primat d'Aquitaine.

A Paris il prend la suite des cardinaux Verdier et Suhard, dont le zèle pastoral s'est associé à une activité sociale sans répit. Et c'est tout justement par son ardeur pastorale et par l'énergique impulsion qu'il sut donner au mouvement social que dès son passage à la tête du diocèse de Troyes S. Exc. Mgr Feltin retint l'attention. Jeune prêtre, il avait été vicaire d'une paroisse ouvrière de Besançon, il y était revenu quelques années plus tard comme curé. Par le contact direct que lui assurait son ministère il lui avait été permis de toucher quelques-unes des plaies les plus douloureuses de notre époque et de mesurer l'étendue du champ offert à l'apostolat.

S. Exc. Mgr Feltin allait poursuivre son œuvre à Bordeaux. Dans ce beau diocèse il organisa méthodiquement l'Action catholique ; il seconda avec force la J. O. C. et les syndicalistes chrétiens ; il encouragea et suscita les vastes réunions où il apportait l'autorité de sa parole. En 1939 il recevait la Semaine sociale et en 1947, les congressistes de l'Union des œuvres.

Pour s'adapter aux besoins de notre temps la diffusion spirituelle a dû revêtir des formes nouvelles. La plus hardie est sans doute l'action de ces prêtres ouvriers qui, pour se tenir plus près du peuple, acceptent les rigueurs de la condition prolétarienne, se plient aux plus rudes travaux de l'usine. De cet effort des prêtres ouvriers Mgr Feltin fut, dès qu'il s'ébaucha, un témoin à la sympathie agissante. N'avait-il pas, en 1943, convié ses séminaristes à aller exercer leur apostolat parmi les jeunes déportés en Allemagne par le S. T. O. ? On peut être sûr que la Mission de Paris, qui tenait tant au cœur du regretté cardinal Suhard, si soucieux de ses prêtres ouvriers, trouvera dans son successeur tout l'appui dont elle aura besoin.

Dans son message de Noël 1942 S. S. Pie XII constatait que « l'Eglise ne peut ni ignorer ni refuser de voir que l'ouvrier, dans son effort pour améliorer sa condition, se heurte à un système social qui, loin d'être conforme à la nature, s'oppose à l'ordre établi par Dieu et à la fin qu'il a assignée aux biens de la terre ».

Faisant écho à la voix du Souverain pontife, S. Exc. Mgr Feltin s'élevait en 1944, dans un discours prononcé à Bordeaux, contre les abus et les excès d'un capitalisme qui n'assure pas une équitable répartition des produits. Il sait combien il reste à faire pour humaniser les conditions d'un travail dont la machine n'a fait souvent que rendre plus pesantes les servitudes alors qu'on attendait qu'elle en libérât le travailleur. Surtout, Mgr Feltin ne perd jamais de vue cette spiritualisation du travail où l'homme ne doit pas être enfermé comme dans une prison, mais qui doit au contraire l'amener peu à peu à un monde plus juste et plus fraternel.

Ainsi pensait ce grand bâtisseur le cardinal Verdier ; ainsi pensait le cardinal Suhard.

Ses préoccupations sociales, le nouvel archevêque de Paris les a maintes fois exposées. Ouvert à tous les problèmes qui touchent la société actuelle, il ne se dissimule ni les tares ni les injustices. Il sait les condamner avec la fermeté courageuse dont il a donné des preuves pendant l'occupation, quand il dérobait à la persécution le grand rabbin de Bordeaux ou quand il préservait des mains ennemies le drapeau de Saint-Cyr.

S. Exc. Mgr Feltin, a son retour de vacances, rentre a Bordeaux le jour ou était annoncée sa nomination a Paris.

A la fameuse « Vallée des Volcans » vue du Pichinca avec, au fond, la Cordillère Royale. Le brouillard cache en partie Quito.

L'ÉQUATEUR ET SES CONTRASTES ÉTONNANTS

par E. Aubert de la Rüe

Il faut que survienne inopinément quelque grave événement pour que l'attention se porte vers cette petite république andine. C'est ainsi que le violent tremblement de terre qui vient de l'éprouver, accumulant les ruines et les victimes dans les provinces centrales du Tungurahua et du Cotopaxi, l'a brusquement placée sur la scène de l'actualité.

Peu de pays réunissent sur un territoire aussi limité une telle diversité de paysages, des scènes aussi variées et pittoresques que ce pays d'Amérique du Sud. L'Equateur est un pays d'étonnants contrastes, et dans tous les domaines. Les plus marquants sont peut-être d'ordre climatique et s'accompagnent de brusques changements de végétation. Des différences d'altitude considérables, car les Andes atteignent ici une élévation moyenne de 3.500 mètres, avec de nombreux sommets de 4.000 mètres à 6.000 mètres, expliquent en partie ces changements. Ils ont cependant aussi une autre cause. Le long du littoral le courant de Humboldt exerce une action réfrigérante et desséchante, allant en s'atténuant vers le nord. C'est seulement à partir du cap Pasado, à quelques dizaines de kilomètres au sud de l'Equateur, que l'on retrouve sur la côte du Pacifique des conditions normales pour la latitude. Plus au sud règne le climat désertique du Pérou, légèrement atténué cependant, tandis qu'au delà du cap Pasado la forêt équatoriale s'étend jusqu'au rivage. A l'aridité du climat côtier dans les provinces méridionales, qui se traduit ordinairement par la présence d'une brousse épineuse clairsemée à mimosées et à cactées, succède à l'est, à mesure que l'on s'écarte du Pacifique, un climat beaucoup plus chaud et humide. Alors que la région littorale semi-désertique de Santa Elena, grand centre d'exploitation pétrolier, ne reçoit que peu ou pas de pluie, les localités situées plus à l'est, comme Bucay, au pied des Andes, ont une température moyenne de plusieurs degrés supérieure et reçoivent plus de 3 mètres d'eau par an. Ainsi, la plus grande partie de la *Costa*, cette grande plaine occidentale s'étendant avec une largeur très variable entre les Andes et le Pacifique, atteignant sa plus grande extension, environ 150 kilomètres de l'ouest à l'est, au nord du golfe de Guayaquil, est-elle occupée par la forêt. C'est là le domaine des grandes plantations tropicales, principale richesse de l'Equateur, pays essentiellement agricole.

De Santo Domingo de los Colorados à la vallée du rio Jubones, au sud, se succèdent de vastes défrichements occupés par des cultures de canne à sucre, de bananier et de cacaoyer.

Néanmoins le véritable climat équatorial, avec sa constante humidité et ses pluies diluviennes, règne surtout à l'est des Andes, dans cette partie de la Haute-Amazonie formant l'*Oriente* équatorien. C'est le territoire des Jivaros, encore à peu près vierge, où la Compagnie Shell procède à des recherches de pétrole du côté d'El Arajuno, dans le bassin supérieur du Napo. La colonisation a pourtant pris pied, elle aussi, en quelques points de l'*Oriente*, comme autour de Mera et de Puyo, à l'issue du cañon sauvage et grandiose du Paztaza. Un total de plus de 5 mètres de pluie s'abat annuellement sur cette région orientale de l'Equateur.

Une guerre malheureuse avec le Pérou, en 1942, a considérablement réduit l'étendue de l'Amazonie équatorienne, faisant également perdre au pays une partie de ses provinces méridionales.

Entre la *Costa*, à l'ouest, et l'*Oriente*, à l'est, prend place la troisième et la plus importante région naturelle de l'Equateur : la *Sierra*, qui doit à son climat tempéré et à la diversité de ses productions agricoles d'avoir groupé la majorité de la population. Deux millions d'habitants, sur un peu plus de trois millions que compte le pays, sont établis dans les cordillères.

Sur le socle ancien des deux cordillères principales, qui d'ordinaire ne dépasse guère 2.000 à 3.000 mètres, mais atteint toutefois plus de 4.500 mètres au Sara Ureu et dans le massif peu connu des Llanganate, s'est édifiée, depuis la fin de l'époque tertiaire, une imposante succession de grands volcans, dont le plus élevé, le Chimborazo, culmine à 6.267 mètres. La plupart, éteints depuis longtemps, fortement dégradés par l'érosion, ont perdu leur silhouette typique. Des quelque cinquante principaux cônes volcaniques que possède l'Equateur un seul : le Sangay (5.323 mètres), le plus méridional, demeure constamment en activité. Ses cendres abondantes, transportées par l'alizé, participent à la formation d'une vaste étendue de dunes grisâtres dans le secteur aride et steppique de Palmira (3.250 mètres), que traverse la voie ferrée de Guayaquil à Quito. Loin des lieux habités, dans les solitudes de la cordillère orientale, ce majestueux volcan neigeux, que l'on voit fumer de très loin par temps clair, n'incommode personne.

Quatre cônes conservent, en outre, une activité intermittente et deux d'entre eux sont parfois le siège d'éruptions catastrophiques. C'est le Cotopaxi (6.000 mètres), qui a dévasté plus d'une fois la ville de Latacunga, et le Tungurahua (5.087 mètres), dont la masse imposante surgit au fond de la vallée du Petate, à l'est d'Amhato. Dans les premiers temps de la conquête espagnole un brusque réveil du Pichincha, auquel il ne manque que quelques dizaines de mètres pour égaler l'altitude du mont Blanc, mit en émoi la ville de Quito. Cette ancienne éruption paraît avoir été cependant plus spectaculaire que dangereuse. Depuis lors de très légères vapeurs, bien inoffensives, s'échappent seulement de son cratère. Un dernier volcan équatorien, le Reventador (3.400 mètres), très à l'écart en *Oriente,* fort actif il y a peu d'années, est actuellement assoupi.

Les différences d'altitude et la disposition du relief déterminent dans toute la zone interandine de fortes variations de climat entre des lieux souvent très rapprochés. Si du point de vue de l'humidité et des précipitations atmosphériques les Andes de l'Equateur sont privilégiées par rapport aux parties de la chaîne situées plus au sud, elles présentent néanmoins dans le fossé interandin un climat relativement sec, allant en s'accentuant du nord au sud, mais qui s'atténue, d'autre part, à mesure qu'augmente l'altitude.

A l'ouest comme à l'est les pentes externes des Andes sont uniformément recouvertes par la forêt équatoriale, qui change progressivement d'aspect avec l'altitude, les fougères arborescentes se substituant aux palmiers à mesure que l'on s'élève. Vers 3.300 mètres la forêt, d'une incroyable humidité, couverte d'orchidées, passe à des *mattorales,* fourrés touffus perpétuellement fleuris, voisinant avec des bosquets aux arbres tortueux revêtus d'épais manchons de mousse. C'est ensuite la zone des *páramos* ou *pajonales,* immenses prairies beiges de hautes herbes rêches, qui se déroulent à perte de vue sur les vallonnements et les croupes andines jusque vers 4.400 mètres d'altitude. Ces terres froides, le plus souvent perdues dans les nuages, sont le domaine de l'élevage. Pour améliorer leur maigre fourrage les bergers indiens mettent constamment le feu aux *páramos.*

Quant au couloir ou *callejón* interandin, large en moyenne de quelques dizaines de kilomètres, souvent très irrégulier et profondément découpé, il appartient tout entier à la zone tempérée. Son climat, grâce à l'altitude, n'a

ENTOURÉ D'UN POINTILLÉ, LA ZONE ATTEINTE PAR LE RÉCENT SÉISME.

rien de tropical, en effet. L'air est sec et les écarts de température sont considérables au cours d'une même journée. Il fait délicieux pendant les matinées ensoleillées, car si le fond de l'air est frais le soleil est brûlant. Mais qu'il vienne à disparaître derrière un nuage et l'on ressent aussitôt une désagréable impression de froid. A Quito et dans toutes les localités élevées des Andes les soirées sont si fraîches en général qu'on éprouve le besoin de faire du feu dans les maisons.

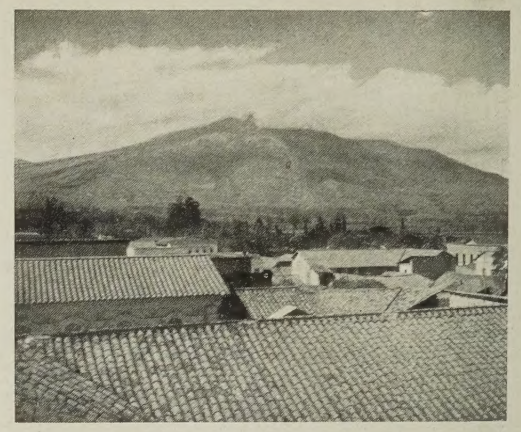
Si les terres chaudes reçoivent des pluies très abondantes, sauf la frange

BERGÈRES INDIENNES FAISANT PAITRE LEUR TROUPEAU SUR LES PENTES DU CHIMBORAZO, QUI DOMINE DE SES 6.267 MÈTRES LA CHAINE DES LLANGANATE, IMPOSANTE SUCCESSION DE VOLCANS.

CULTURES SUR LES PENTES DU PICHINCA. UN LAC EMPLIT LE CRATÈRE DE CUICOCHA.

Au cours du récent tremblement de terre les blessés étaient évacués par la voie des airs.

Le cone du Cotopaxi domine la vallée.



Ibarra fut détruite en 1868 par un séisme.

Le palais de la présidence a Quito.

Les ruines de la cathédrale d'Ambato.

Rue d'Ibarra, chef-lieu de l'Imbahura.

côtière désertique, la zone interandine est pauvrement arrosée et surtout d'une façon fort inégale. Ce sont le plus souvent de courtes averses torrentielles qui s'abattent sur la contrée, ravinant les cultures, faisant s'écrouler les constructions de brique sèche et ouvrant de profondes *quebradas* parmi les accumulations de cendres volcaniques qui s'étendent sur la *Sierra*.

Les vallées profondément incisées de la dépression interandine sont soumises en particulier à un climat très aride. Tel est le cas de la haute vallée du Chanchán, entre 1.900 mètres et 2.400 mètres, où se faufile la voie ferrée de Guayaquil à Quito, escaladant de façon vertigineuse le fameux piton du Nariz del Diablo. La vallée du rio Petate, à 2.000 mètres, où le dernier tremblement de terre a provoqué de redoutables glissements de terrain du côté de Pelileo, est en partie subdésertique, comme l'est dans le nord du pays la vallée du Chota (1.600-1.500 mètres), coin d'Afrique égaré dans les Andes, où se sont fixés des Noirs originaires de la Colombie voisine.

Mais il n'est pas nécessaire de descendre au fond de ces impressionnantes coupures, aux pentes pelées, pour trouver une flore désertique avec de petits acacias épineux, des agaves et des cactus. La région si sèche de San Antonio, à 2.500 mètres d'altitude, toute proche de Quito, nous montre le même spectacle. Traversée par la ligne de l'Equateur, elle est d'ailleurs le principal but d'excursion des environs de la capitale. Un monument imposant, simple et d'un goût parfait, cadrant avec l'aspect grandiose et désolé du site, matérialise ce lieu géographique. Il perpétue en même temps le souvenir du séjour en Equateur, en 1736-1740, des académiciens La Condamine, Bouguer et Bodin, venus mesurer la longueur d'un arc d'un degré de méridien.

Aucun recensement précis ne nous renseigne sur l'importance de la population de l'Equateur, mais on l'estime, avec vraisemblance, à plus de 3 millions d'habitants. Les purs descendants d'Espagnols et les Blancs d'autres origines sont une petite minorité, mais c'est elle qui dirige le pays et possède la plus grande partie des terres, réparties entre de grandes haciendas. Toutefois, dans la province septentrionale d'Imbahura, où la propriété rurale est très morcelée, beaucoup d'Indiens évolués, excellents artisans, comme ceux d'Otavalo et de Cotocachi, spécialisés dans la fabrication des tissus de laine, possèdent leur propre terre. La population franchement indienne et les métis, ou *cholos*, l'emportent numériquement. Quant aux Noirs, groupés principalement à proximité de la frontière colombienne et sur la côte, ils sont peu nombreux.

Aux habitants de la *Sierra*, ou *Serraños*, s'opposent ceux du littoral, ou *Costeños*, d'un naturel plus expansif, surtout nombreux dans les provinces de Manabi et de Guayas. Ceux-ci sont fiers de leur métropole : Guayaquil, ville moderne et bruyante, baignée par les eaux boueuses du rio Guayas.

Port fluvial et porte d'entrée de l'Equateur sur le Pacifique, agréable durant les mois secs, mais que l'on fuit pendant l'*invierno*, cette grande cité commerçante vit toujours sous le signe du cacao, qui fut un temps la grande richesse du pays, mais qui a bien perdu de son importance. Pourtant des rues entières, parmi les moins fréquentées, sont toujours vouées au séchage des fèves de cacao. Mais Guayaquil, ville de plus de 200.000 habitants, qui égale Quito s'il ne le surclasse pas, se flatte d'avoir une vie politique plus active que la capitale, et c'est de là que sont presque toujours parties les insurrections.

Les principaux centres urbains de la *Sierra* s'échelonnent entre 2.000 mètres et 3.000 mètres. De Tulcán au Nord, à Loja, proche du Pérou, s'égrène sur près de 600 kilomètres le chapelet des petites villes andines, les plus nombreuses de l'Equateur. Souvent malmené par les tremblements de terre, Quito cependant, niché dans un repli de la cordillère occidentale, a eu jusqu'ici la chance d'être à peu près toujours épargné par ceux-ci.

L'emplacement de Quito, occupé déjà par les Indiens avant la conquête espagnole, était peu indiqué pour devenir le site d'une capitale. La ville, qui s'est considérablement développée depuis une dizaine d'années, n'a d'autre ressource que de s'étendre démesurément en longueur, étant limitée par la montagne à l'ouest et par des précipices à l'est. Une ville nouvelle est apparue au nord de l'ancien Quito : Mariscal-Sucre, ou plus simplement Mariscal, comme on désigne habituellement ce quartier résidentiel, aux constructions modernes, dont beaucoup sont des plus bizarres avec leurs tourelles, leurs coupoles et leurs minarets de mosquée. L'ancienne ville coloniale a une autre allure. Sauf de rares constructions disgracieuses, Quito a conservé plus que toute autre ville équatorienne, Cuenca mise à part, le charme et le cachet du passé, l'allure d'une vieille ville coloniale espagnole.

(A suivre.)

A L'ENSEIGNE D'HERCULE ET DE SES TRAVAUX.

LA CHAPELLE COIFFÉE DE TUILES ROMAINES

BIEN PEU RESPECTUEUX LE CHOIX DU SÉCHOIR. QUEL PLAISIR DE SE PRÉLASSER AU SOLEIL !

LA PLACE DE CE VILLAGE DE RÊVE EST CURIEUSEMENT DÉCORÉE DE CE CADRAN SOLAIRE HAUT PERCHÉ.

UN HOMME A CONÇU ET RÉALISÉ LE VILLAGE DU RÊVE

PORTMEIRION

Il est certains décors de théâtre qui au lever du rideau provoquent chez les spectateurs des applaudissements spontanés. Sans doute est-il au fond de chaque être humain des cordes sensibles prêtes à vibrer à l'émotion soudaine que leur inspire une esthétique imprévue.

Cependant, subconsciemment, il est aussi probablement une raison plus profonde qui justifie cette réaction. Lorsque, grâce à son talent, son imagination, sa science des couleurs, des proportions, en deux mots grâce à son sens d'une « poésie plastique », un artiste a pu concevoir un décor de cette valeur il provoque chez le spectateur non seulement l'admiration, mais encore le désir authentique, quoique inexprimable, de faire partie lui-même de ce décor, de s'y voir transporté par un coup de baguette magique et d'y vivre seul ou avec ceux qui lui sont chers, tout au moins le temps qu'il souhaiterait s'y détendre au loin de la réalité. Mais, hélas ! ces structures enchanteresses sont de toile et de contre-plaqué, ce paysage de lointain n'est qu'un trompe-l'œil, ces arbres majestueux sont de carton-pâte ! Et pourtant...

Il y a bientôt vingt ans, au long d'une petite baie déserte de la côte nord-ouest du pays de Galles, un homme se promenait. Clough William Ellis, architecte de métier, avait quitté sa demeure située non loin de là, sur le versant d'une colline d'où l'on pouvait contempler la cime neigeuse du mont Snowdon. Il était à la recherche d'un site approprié à la construction d'un hangar et d'un port d'attache pour son yacht. A ses pieds, la rivière Dwyryd, devenue estuaire, rejoignait placidement la mer. Au-dessus de la petite plage de sable fin où il s'était arrêté, un roc à pic à demi caché par les pins se dressait majestueusement. Aux alentours une végétation touffue laissait apparaître les taches de couleur de rhododendrons, de mimosas et d'azalées sauvages, tandis qu'au loin on apercevait les toits du village de Harlech s'estompant sur le ciel.

C'est alors que, sous le coup de l'enchantement, Clough William Ellis oublia soudain son hangar à bateau et que dans son esprit germa l'idée ambitieuse de construire sur ce site de rêve un village de rêve. Ainsi naquit Portmeirion.

Qui de nous n'a réussi à meubler patiemment sa maison, voire sa pièce « à soi », selon son goût ? Mais pour réussir dans cette entreprise il faut que la qualité des détails, l'emplacement de chaque meuble, les rapports de formes et de couleurs soient scrupuleusement respectés.

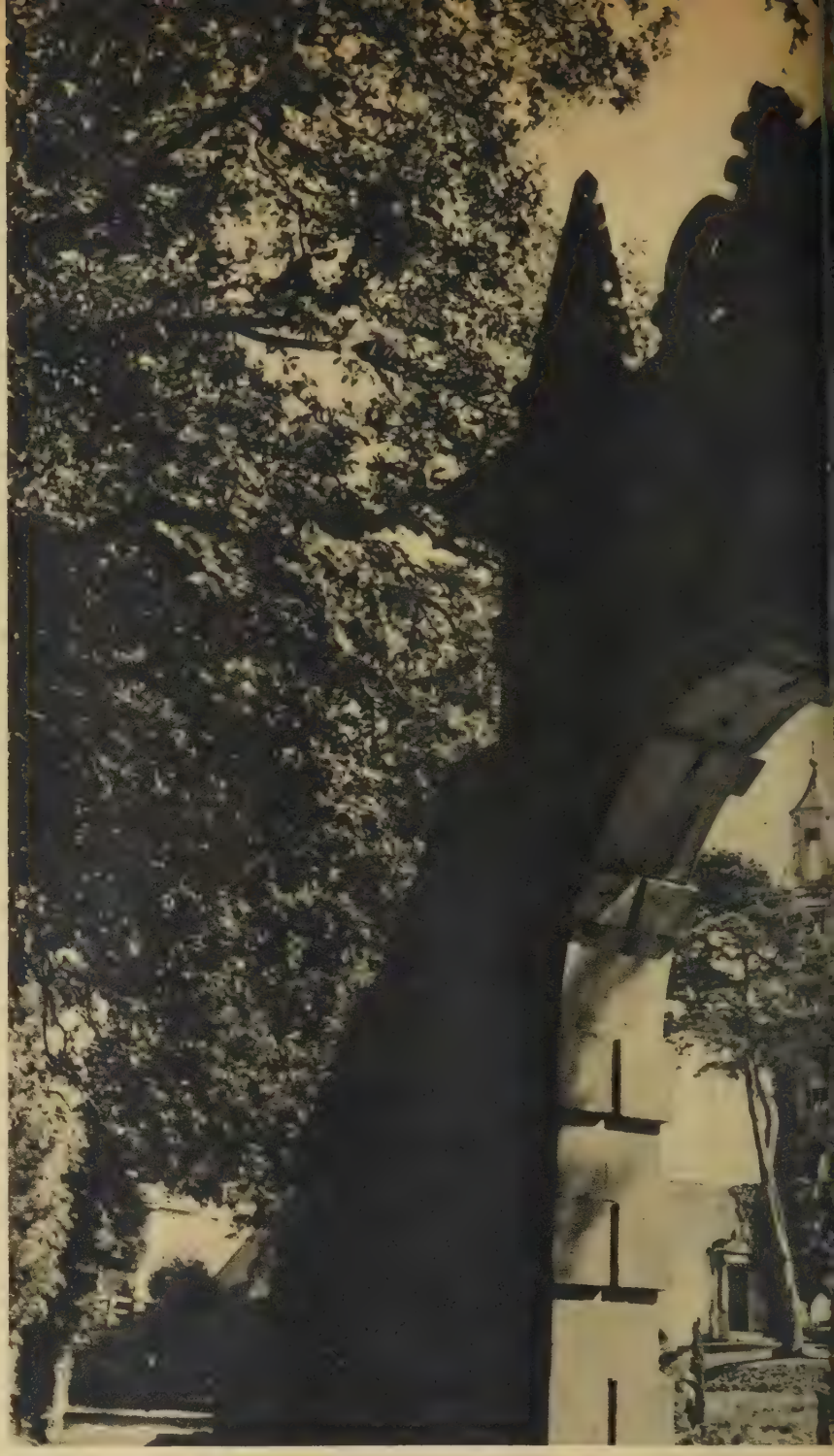
Il semble que ce soient ces principes mêmes que Clough William Ellis ait appliqués pour réaliser Portmeirion, la station balnéaire du songe.

Globe-trotter impénitent et « super-bricoleur » dans l'âme, il n'a cessé de collectionner chez les antiquaires et les bric-à-brac de l'ancien continent des statues, des objets curieux, des fers forgés, en bref tous les objets inattendus et charmants qui font de chaque coin de ruelle de Portmeirion autant d'étapes à découvertes. La pièce de résistance de ses diverses acquisitions est sans nul doute l'extraordinaire plafond cintré Tudor qui lui a servi de point de départ pour bâtir sa « mairie ». Ce chef-d'œuvre de bas-relief galbé fut transporté par ses soins d'un château du XVII[e] siècle anglais. Il représente les douze travaux d'Hercule.

Au-dessus de l'hôtel principal, orné de meubles, de tapis et de bibelots rares, le village tournique en un pot-pourri de maisonnettes de styles divers. Elles sont pour la plupart d'influence méditerra-

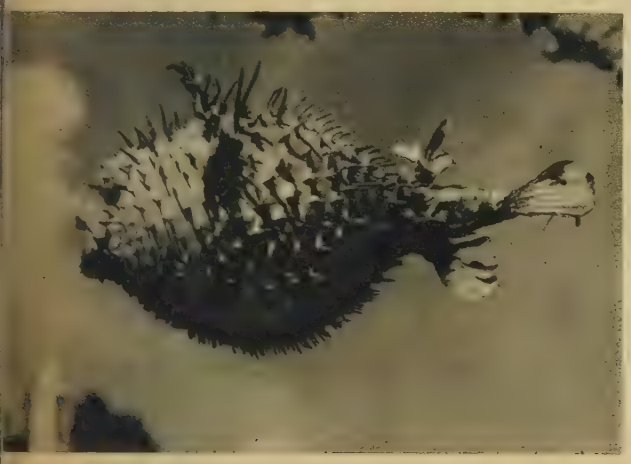
La baie de Portmeirion. — Dans le lointain, la rivière Dwyryd.

Cette carte anglaise montre l'heureux choix du site enchanteur de Portmeirion, qui, comme tout village, possède une place de la mairie.



ASTES JARDINS, ANIMAUX ÉTRANGES, POISSONS INCONNUS OLTIGEANT DANS LE CIEL COMPOSENT UN DÉCOR OU POURAIT VENIR S'INSPIRER UNE DANSEUSE D'EXTRÊME-ORIENT.

UNE STATUE SUR L'ESPLANADE. — LE CAMPANILE A LA FLÈCHE AIGUË DOMINE LES « MARCHES DE VÉNUS ». — UN TROIS-MATS BIBELOT DE BAR. — UNE SIRÈNE S'APPRÊTE A REJOINDRE L'ONDE.



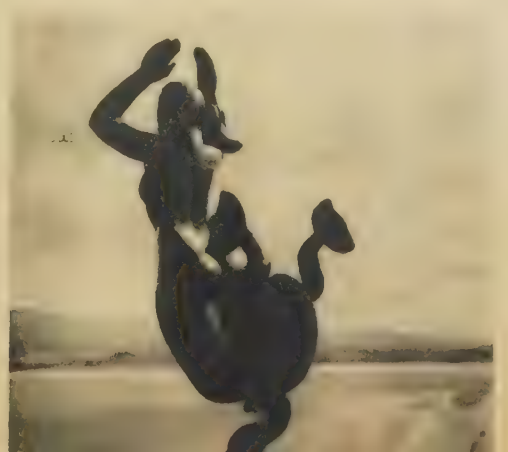
néenne et peintes tantôt de blancs purs, tantôt de chatoyants coloris pastel. Dans le ciel le campanile domine son acropole, qui, par maintes marches de pierre et des sentiers escarpés, s'en va rejoindre la mer. Parce que le plan du village a été rationnellement conçu, le roman, le baroque, le rococo, le rustique s'entrelacent sans jamais se heurter.

De par son emplacement même, la baie de Portmeirion, protégée par le roc et la forêt, est isolée du reste de la côte. Tous les alentours appartiennent à William Ellis, et désormais la villa ne se développera que sous le contrôle du maître d'œuvre. On y pénètre par la route, et, en principe, seuls les estivants y ont droit d'accès. Cependant le touriste de passage en quête d'imprévu y est toujours accueilli avec affabilité.

Farniente, baignades, soleil, pêche au saumon, joie de vivre euphorique dans un décor irréel, voilà l'envoûtement de Portmeirion. Anachronisme topographique sans doute, mais aussi un album de souvenirs tangibles recréés pour nous par un artiste de haute qualité.

Photographies Elfer.

JACK ROBERTS.



NAVIRE-USINE EN ROUTE VERS L'OCÉAN ANTARCTIQUE.

CHASSEUR RAMENANT SA PRISE A TRAVERS LES GLACES.

A LA POURSUITE DU GIBIER DANS LA HOULE ANTARCTIQUE. — CI-CONTRE, DERNIÈRE OPÉRATION SUR LE PONT DE L'USINE TRANSFORMÉ EN MARÉCAGE SANGLANT : L'ÉQUARRISSAGE D'UNE MACHOIRE DE BALEINE.

A BONNE PORTÉE, LE TIREUR HARPONNE DÈS QU'ELLE ÉMERGE.

LA CHASSE A LA BALEINE

par J.-S. ARCTURUS

Au temps où l'on harponnait à la main d'une embarcation à rame, seule la baleine franche, aux mouvements lents, était atteinte. Lorsque, vers la fin du siècle dernier, le pionnier norvégien de l'industrie baleinière Svend Foyn eut rendu pratique l'usage du canon lance-harpon et du chasseur à vapeur on attaqua des animaux rapides et dangereux comme les balénoptères : le rorqual et la baleine bleue, et aussi le cachalot. Aujourd'hui ces animaux sont traités à bord de navires-usines de 25.000 tonnes servis par six ou sept chasseurs à vapeur de 300 tonnes. Mais avant de parler des chasseurs considérons un peu le gibier.

La baleine bleue semble être le plus colossal de tous les animaux qui aient existé, même aux temps préhistoriques. On en capture qui dépassent 30 mètres de longueur et pèsent plus de 150 tonnes, soit le poids de trente-cinq éléphants, de cent cinquante bœufs gras ou de deux mille hommes de 75 kilos. Le rorqual n'atteint que la moitié de ce poids. Ces baleines se nourrissent de plankton — corps animaux et végétaux minuscules — et surtout de petits crustacés, semblables à des crevettes, qui pullulent dans les mers glaciales antarctiques à la limite des eaux tempérées. Elles ouvrent la bouche, engloutissent une énorme quantité d'eau puis l'expulsent avec leur langue au travers des 300 à 400 fanons implantés de chaque côté de leur mâchoire supérieure et qui retiennent les petites bêtes prisonnières. Quand, l'hiver, les eaux polaires sont prises par les glaces ces crevettes meurent par millions et les baleines émigrent vers les eaux chaudes équatoriales pauvres en nourriture, mais favorables à leur accouplement et à la naissance de leurs baleineaux. Dès son premier jour un bébé de baleine bleue mesure 5 à 6 mètres de long. Il tette avec appétit et dans les premières semaines engraisse de 100 kilos par jour. Durant

BALEINES BLEUES GONFLÉES D'AIR, AU FLANC DU NAVIRE-USINE.

HISSAGE D'UNE BALEINE PAR L'OUVERTURE DE POUPE. LA QUEUE, DONT LES PALES ONT ÉTÉ COUPÉES, EST PRISE DANS UNE ÉNORME PINCE.

leur jeûne en mers chaudes les adultes vivent de la matière alimentaire accumulée dans leur organisme sous forme de corps gras pendant leur séjour estival en mer glaciale. Vers la fin de l'hiver, amaigrie, la baleine, suivie de son rejeton, retourne à 7.000 kilomètres dans le sud, à son réfectoire antarctique, dont les réserves se sont entre temps reconstituées. Très vite la couche de lard située sous le cuir se gonfle démesurément de graisse. Les muscles et les os et vertèbres, qui sont poreux, s'imprègnent d'huile. Les baleines tuées à la fin de l'été contiennent 100 % d'huile de plus qu'au début de la saison. Donc l'animal qui en fin de chasse fournit 20 tonnes d'huile en a « fabriqué » 10 en quelque

TYPE DE HARPONNEUR PRÈS DE SA PIÈCE

CHAIR

HUILE COMESTIBLE, VIANDE DE BOUCHERIE, FARINE POUR CHARCUTERIE, FARINE ALIMENTAIRE POUR ANIMAUX (ÉLEVAGE DES RENARDS, PORCS, ETC.)

GRAISSE

HUILE COMESTIBLE, MARGARINE POMMADES, CRÈMES DE BEAUTÉ, FARDS, GLYCÉRINE HUILES INDUSTRIELLES

ACIDES ⟶

CARCASSE

HUILE, POUDRE D'OS PRODUITS DE RAFFINAGE

PRODUITS POUR TRAITEMENT DES TEXTILES AVANT ET APRÈS TEINTURES, DES CUIRS ET PEAUX, DES FOURRURES

CERVELLE - MOELLE ÉPINIÈRE - GLANDES ENDOCRINES

(EXTRAITS OPOTHÉRAPIQUES)

GLANDES ENDOCRINES DES FŒTUS

RECHERCHE EN LABORATOIRE D'UN PRODUIT DESTINÉ A ÉVITER L'OPÉRATION DE VORONOFF

FOIE HUILE MÉDICINALE VITAMINÉE — **PANCRÉAS** INSULINE

RÉSIDUS

GRAISSES, VIANDES
OS — VISCÈRES

ENGRAIS

UNE RICHE NATURE

NUL NE FOURNIT UNE MATIÈRE PREMIÈRE AUSSI ABONDANTE OU PLUS RICHE EN PROPRIÉTÉS INDUSTRIELLES DIVERSES

trois mois, soit près d'une tonne par semaine.

On sait maintenant, par les minutieux travaux des biologistes britanniques, que les femelles sont en état de reproduire dès leur troisième année. Le rorqual a un petit tous les deux ans, la baleine bleue, tous les trois ans. Les jumeaux sont rares. Le rythme de reproduction est donc lent. C'est pourquoi une espèce par trop raréfiée par une chasse excessive — comme ce fut le cas pour la baleine franche — continue de s'acheminer vers l'extinction totale, les femelles dispersées dans des étendues marines immenses n'étant plus fécondées aussi souvent qu'elles pourraient l'être. Un expert norvégien, M. Bendtzon, a constaté que de la campagne 1936-1937 (quatre mois : décembre-mars) à celle de 1946-1947 la production d'huile de deux expéditions norvégiennes, par jour et par chasseur, est tombée de 170 barils à 114 pour l'une et de 200 à 111 pour l'autre, malgré l'amélioration du matériel et de la technique. Ce qui atteste la raréfaction du gibier.

La protection des espèces cause une grande préoccupation internationale, surtout depuis que l'on fait en grand la chasse dite « pélagique », c'est-à-dire en pleine mer, avec des usines flottantes. En 1929 une loi norvégienne, pour la première fois au monde, réglementa la chasse en mer libre ; elle fournit les bases de la Convention internationale de Genève en 1931. Par la suite Norvégiens et Britanniques s'associèrent pour codifier la chasse. Des compagnies étrangères se joignirent à eux. Japonais et Allemands ayant chassé en 1936-1937 sans se soucier

SUR LA PLAGE AVANT DU NAVIRE D'ÉNORMES QUARTIERS DE VIANDE SONT DÉTACHÉS DE LA CARCASSE; A DROITE, UN HOMME SCIE DES OS.

des règlements adoptés par leurs concurrents, la Norvège prit l'initiative d'une conférence internationale qui se réunit à Londres en 1937 et dont les décisions furent acceptées par tous les pays représentés, sauf le Japon : limitation de la saison de la chasse, protection de certaines espèces, des femelles suivies de leur petit, des sujets n'ayant pas atteint une taille réglementaire (70 pieds ou 21 m. 35 pour les baleines bleues, 55 pieds ou 16 m. 77 pour les rorquals), interdiction de certaines zones, contrôle de la chasse et répression du braconnage.

Malgré ces mesures la campagne 1937-1938 battit les records avec 54.664 baleines, dont 46.039 dans l'Antarctique. On limita dès lors la tuerie en fixant la production d'huile à un nombre déterminé d'unités baleine bleue. Le chiffre en fut fixé à 16.000 à Washington en 1946. Cette unité de mesure, qui équivaut à la quantité d'huile fournie par une baleine bleue de taille moyenne, soit 17 à 18 tonnes ou 100 à 110 barils de 170 kilos, sert à mesurer indifféremment l'huile extraite de toutes sortes de baleines. A bord de chaque navire-usine deux contrôleurs vérifient le nombre et les caractéristiques des animaux traités.

La capture d'une baleine implique une coopération parfaite entre l'homme qui du haut du nid de pie signale le gibier, le harponneur qui commande par signaux les mouvements du bateau pour l'amener à bonne portée, et les mécaniciens. Les jets de vapeur d'eau rejetée par la baleine peuvent être vus de plusieurs kilomètres. L'animal reprend son souffle à intervalles réguliers, mais, poursuivi, peut demeurer immergé plus de vingt minutes. Les hommes doivent alors, par flair ou intuition, se diriger vers le point où il paraîtra. La poursuite dure quelquefois cinq ou six heures à la vitesse de 14,5 nœuds, soit près de 27 kilomètres à l'heure. Elle a lieu non seulement en bordure des glaces flottantes, mais souvent même fort loin à l'intérieur de celles-ci. Cette pénétration hardie comporte évidemment des risques, mais les hommes qui ont la responsabilité des navires et de leurs équipages savent, d'après l'aspect et la couleur des glaces et les conditions météorologiques, s'ils peuvent ou non s'y engager. Doués, en ce domaine où l'apprentissage théorique est illusoire, d'atavisme et d'expérience acquise en d'innombrables campagnes, ils manœuvrent aisément là où d'autres seraient emprisonnés. L'un de ces pilotes des glaces eût-il été à bord du bateau *Commandant-Charcot*, ses chances d'atteindre la Terre Adélie et d'en revenir eussent été considérablement accrues. « Nous étions bien étonnés, me dit à ce sujet le harponneur Martinson, de Sandefjord, quand, revenant de la mer de Ross, nous avons vu un bateau battant pavillon français se promener le long du pack. »

LA BALEINE ÉTANT A PEU PRÈS DÉPECÉE, LES PARTIES ENCORE INTACTES ET LES VISCÈRES SONT AMENÉS VERS LE CENTRE DU BATEAU POUR FAIRE PLACE A UNE AUTRE BALEINE.

Lorsque l'animal émerge une partie de son corps seulement est visible, le harponneur estime s'il est de dimensions réglementaires à l'espace qui sépare le bout du « bec » des évents situés sur le dessus du crâne ou à la distance entre les évents et la nageoire dorsale. Il se trompe rarement. Le harpon pèse 75 kilos, il est armé d'une grenade de 7 à 8 kilos chargée d'un kilo de poudre noire dont la combustion instantanée hâte la mort de l'animal. Depuis la guerre on emploie des câbles en nylon qui ne se rompent pas au froid.

La baleine tuée, on lui insuffle de l'air à la pression de 50 kilos pour qu'elle flotte, on coupe les larges pales de sa queue (5 à 6 mètres d'envergure), qui gêneraient le remorquage, on la marque au chiffre du bateau, puis, l'ayant pavoisée d'un drapeau aux couleurs de l'expédition et qui permettra de la repérer de loin, on l'abandonne momentanément et on se lance à la poursuite d'autres proies. La journée de chasse terminée le chasseur collationne ses victimes, ce qui n'est pas aisé car elles sont dispersées sur de grands espaces. Vers la fin de la saison, quand la nuit vient tôt, on fixe à la hampe du pavillon une petite lampe visible de loin.

L'homme qui règle les opérations, le *bestyrer*, a une grande responsabilité. Suivant par radio les péripéties de la chasse il doit, en tenant compte, d'une part, du temps nécessaire aux chasseurs pour réunir leur butin et le remorquer jusqu'au navire-usine, d'autre part, du temps qu'il faut à celui-ci pour « digérer » les proies qu'on lui apporte, régler le rythme des livraisons de telle sorte qu'aucune baleine ne soit traitée plus de trente heures après sa capture, autrement l'huile perdrait sa qualité. Quinze à vingt baleines sont transformées en huile et en chair à pâté en vingt-quatre heures sur chaque navire-usine, ce qui représente les manipulations de quelque 1.600 tonnes de matières en vingt-quatre heures. De semaine en semaine les contrôleurs télégraphient au Bureau international des statistiques de la baleine, à Sandefjord, en Norvège, le tonnage produit. Si la production mondiale autorisée risque d'être atteinte avant la date prévue le Bureau international fait savoir aux expéditions de toutes nationalités, deux semaines à l'avance, le jour où elles devront cesser la chasse. Il s'agit donc, pour chaque équipe, pour chaque société, pour chaque nation engagée dans cette compétition, de s'adjuger la plus grosse part possible des 16.000 unités baleine bleue autorisées. Aussi pendant des semaines les hommes travaillent-ils comme des forcenés dix-huit heures par jour.

Hissée sur la plage arrière du navire, la baleine est dévêtue de son lard, que l'on précipite par des puits ouverts au raz du pont dans des chaudières cylindriques rotatives d'une contenance de 34 tonnes chacune. La graisse y est lavée à la vapeur, fondue pendant quatre à cinq heures. L'huile ainsi obtenue est clarifiée dans des séparateurs. Les déchets compressés forment un bon engrais. Halée sur la plage avant pour faire place à une autre bête, la carcasse est dépouillée de sa viande, dans des flots de sang et d'entrailles d'où se dégage une odeur épouvantable. Les os sont sciés pour être dégraissés et réduits en poudre. L'huile est d'abord lavée au moyen d'une « lessive » spéciale, déshydratée dans des cuves à vide, filtrée sous pression. Devenue limpide et jaune d'or, on la débarrasse des acides gras, qui donnent à l'huile des mammifères marins son odeur caractéristique, par un traitement dans lequel interviennent l'hydrogène et un métal catalyseur. Elle est alors comestible. Compressée, cette huile — comme celle du hareng, avec laquelle elle peut être mélangée avant traitement — fournit une excellente matière première pour les margarines et diverses émulsions culinaires.

La viande, riche en protéines, est aussi bonne que celle des bêtes à cornes. Sa congélation posant des problèmes techniques trop coûteux, on en fait une *farine de baleine* destinée à la charcuterie ou à l'alimentation des animaux.

Les expéditions parvenues dans la zone de chasse avant son ouverture tuent des cachalots, que ne protège point la convention internationale. De leur tête hypertrophiée on tire 8 à 10 tonnes d'une graisse huileuse, le spermaceti, improprement appelé « blanc de baleine ». Ce spermaceti diffère de l'huile que l'on tire du lard de ces animaux ou de la baleine et dans laquelle les acides gras sont alliés à la glycérine. Ici les acides gras sont mélangés avec des alcools gras. C'est une cire, non une graisse. N'étant point digestible, il a de nombreux emplois industriels et pharmaceutiques. Les acides gras entrent dans la savonnerie, les pommades, crèmes, rouges à lèvres, etc. Les alcools gras fournissent la matière première de produits de grande valeur, notamment de sulfates d'alcool qui moussent et conservent leurs propriétés détersives même dans les eaux fortement calcaires. Les Norvégiens, qui produisent 10.000 tonnes de spermaceti par an et se sont spécialisés dans ses utilisations, en tirent des produits pour le tannage des peaux, la préparation des laines, coton, rayonne, avant et après teinture, pour le nettoyage et le lustrage des fourrures, etc.

UNE BALEINE BLEUE DE 29 MÈTRES, A LA STATION TERRESTRE DE GRYTVIKEN, EN GÉORGIE DU SUD.

Les résidus de digestion des calmars, dont le cachalot se nourrit, et notamment d'une matière huileuse contenue dans la peau de ces céphalopodes, se concrètent dans l'intestin du cétacé et forment l'ambre gris utilisé en parfumerie.

Ajoutons à cet aperçu de la chasse à la baleine et de ses problèmes économiques que les chasseurs de l'Antarctique et les industriels qui raffinent leur production se trouvent dans l'écoulement de leur marchandise en compétition constante avec les producteurs de plantes oléagineuses des tropiques. Les cours des huiles et graisses végétales déterminent en effet ceux des huiles et graisses de baleines, qui doivent se tenir toujours à des prix un peu inférieurs quels qu'aient été les frais engagés pour les expéditions. Et cette nécessité n'est pas l'une des moindres préoccupations des grandes sociétés baleinières.

J.-S. ARCTURUS.

LE PREMIER AFFLUENT DU LOT, LE BONNETÉS, EN CET ÉTÉ PARTICULIÈREMENT CHAUD ET APRÈS UN PRINTEMPS SANS GRANDES PLUIES, EST PRESQUE A SEC.

EN SUIVANT LE LOT

par PAUL-ÉMILE CADILHAC

Il y a quelques années, du Minnesota à la Nouvelle-Orléans, par Saint-Paul, Saint-Louis, Natchez, Bâton-Rouge, en avion et en train, j'ai, comme jadis le Père Marquette, descendu le Mississipi. Un beau voyage — mais qui m'a laissé une sensation de monotonie. Des paysages d'une échelle impressionnante, mais incapables de donner cette sensation de diversité et de charme que nous procure en 100 kilomètres n'importe quelle route de France. Nulle part, surgissant au bord du fleuve, ces ruines, ces restes du passé, si pénétrants et si expressifs, que nous rencontrons chez nous à chaque pas.

Un seul grand souvenir : la traversée du Mississipi par notre train à bord d'un ferry-boat, à l'aube, en Louisiane. Une étendue d'eau immense — une mer — glauque et grise, avec çà et là des vagues écumeuses, des tourbillons, des courants charriant des troncs d'arbres, des paquets d'herbe, mille débris. Une vision d'inondation.

Une seule consolation : la Nouvelle-Orléans, où l'âme de la vieille France s'allie à celle des vieux planteurs de là-bas, le tout trempé d'azur, de soleil et de cuisine espagnole.

Je viens de suivre en auto le Lot, humble rivière de chez nous, qui n'oppose aux 4.000 kilomètres du Mississipi que quelques centaines de kilomètres, mais j'en arrive lourd de souvenirs, d'impressions, d'images pittoresques et émouvantes. Et en ce bel été, mûr, savoureux et plein comme une reine-claude, je vous invite à nous suivre et, si vous en avez le loisir, à nous imiter.

Sur les routes brûlées de soleil nous courons comme des fous ; des fous qu'on aurait conviés à quelque auguste cérémonie et qui craindraient d'arriver trop tard. Etape à Vichy, cité des eaux, reine fleurie de jolies filles et de roses. Riom, vieille cité parlementaire oubliée par le bonhomme Jadis. Clermont, dont il vaut mieux ne pas parler. Puis l'âpre Saint-Flour, dont la cathédrale, sur la hauteur, paraphe le ciel comme une citadelle. L'Aubrac granitique coupé de ruisseaux à truites. Et, par le chemin le plus fou, qui traverse un

LE PREMIER PONT SUR LE LOT, APRÈS LA SOURCE.

désert de pierre et de feu à près de 1.400 mètres d'altitude, laissant à gauche le signal de Randon et la coupe d'indigo du barrage de Charpal, nous arrivons sur la nationale qui joint Mende au Puy. 30 kilomètres encore, dont 7 ou 8 en pleine nature, sans route ni sentier, et nous toucherons à la source où bouillonne et rit le jeune Lot.

Nous tournons à gauche. La route se défend à coups de crochets, surplombant le Lot qu'elle semble interdire aux profanes. Passé le Bleymard, à mi-chemin entre ce bourg et le col des Tribes, c'est la rivière qui brusquement fait un crochet à gauche après un pont baptisé Pont-du-Lot. A partir de là plus de route : le bled. Le mot convient à merveille, car tout est brûlé, rasé, desséché. Le lit du Lot s'est rétréci comme un berceau, dont il a la courbe et le creux léger. Surprise : ce lit est à sec, vidé, aspiré par le soleil, qui, tel le géant d'Hégésippe Moreau, a bu son eau d'une haleine. La source émerge à 7 ou 8 kilomètres d'ici, non loin du hameau de Bonnetés, au flanc du mont Lozère. Suivre ce lit sans eau, où meurt une herbe flétrie, n'offre qu'un intérêt secondaire. Notez que d'autres ruisselets viennent s'enter sur le tronc principal, qu'il devient très difficile d'isoler ; il faudrait aller querir un guide à 2 lieues de là, puis partir à la découverte. Une journée !

En revanche, non loin du pont que franchit la route, d'un rocher, comme de celui que frappa Moïse, suintent quelques filets d'eau. Ceux-ci, qui ne passent plus par le lit normal, filtrent sous terre et resurgissent ici. Une nouvelle naissance...

Vieille chapelle et gentilhommière a Saint-Jean-du-Bleymard, en bordure de la rivière.

Tout fleuve, toute rivière commence par un torrent. En temps normal — au printemps et à l'automne surtout — quand les pluies l'ont empli, le Lot ne s'en prive pas. Il saute, écume, mugit. Aujourd'hui il va comme une vieille femme ou un enfantelet. A 2 kilomètres de là il reçoit son premier affluent officiel, le Bonnetés, lui aussi exsangue et sans vigueur. L'aveugle et le paralytique. Des sources, çà et là, lui versent leurs eaux glacées, et il grandit, s'ébat, jouant avec ses truites argentées, pigmentées de noir.

Ce n'est point la vallée encore, mais la gorge, un défilé comme les aime Gustave Doré, entre deux hautes murailles de cet âpre Gévaudan, que terrorisa jadis une bête extraordinaire, à trois gueules, jetant du feu, aux griffes monstrueuses, qui devait être un énorme loup.

Des bourgs s'accrochent aux pentes : le Bleymard, Saint-Jean-du-Bleymard, qui campe au-dessus de la route une gentilhommière rude, cuirassée de pierre noire, et poste entre la route et le Lot une aimable église et un adorable cimetière de campagne. Plus loin, barrant la gorge, commandant le fleuve et le chemin, ruine démesurée et tragique, Tournel dresse une tour démantelée et croulante. Ce fut une des huit baronnies du Gévaudan, et il appartint au chevalier Guérin, évêque de Senlis et chancelier de France, qui en 1214 commandait l'armée de Philippe Auguste à Bouvines.

Et, comme le sourire touche aux larmes, voici, agreste et vif, teinté de grâce paysanne, Bagnols-les-Bains, tout vibrant de curistes et d'estivants. Prairies et pins font ressortir les maisons de schiste un peu sombre. Et nous passons sans nous arrêter, car les hôtels regorgent.

Sainte-Hélène, qui n'a rien de commun avec le *Mémorial*, bien que les descendants de Las Cases soient devenus Lozériens, nous arrêtera une seconde, car ici, pour la première fois, on met à la rivière un mors, on la contraint à travailler pour éclairer la vallée. Le premier de ces barrages, qui coupent son lit et l'empêchent de porter comme jadis à Cahors les bois flottés de ses monts et, plus loin, les petits vins de ses coteaux. L'ombre ensable le torrent. La gorge se creuse plus profonde et l'eau noire blanchit aux pointes des roches. L'écho répercute la voix de la rivière. Tout là-haut les cimes s'enflamment, rouges, puis roses, au-dessus des pins qui croulent en avalanche. Il faut faire étape. Nous pourrions pousser jusqu'à Mende, mais la ville est assez dépourvue d'hôtels, et nous stoppons, franchi Badaroux, devant un aimable logis qui a nom « l'Escale ».

Il est ouvert de cette année. Une salle à manger de style basque, qui est ceinturée par une terrasse d'où l'on domine le Lot, qui court à quelques centaines de mètres. Une hôtellerie nette, propre, avenante, où l'on sait recevoir et faire manger. Tandis que nous dégustons écrevisses et truites, la nuit, « la douce nuit en marche » nous gagne lentement, tempérée d'une lune blanche.

Au matin, en guise de petit déjeuner, nous troussons gaillardement, en l'arrosant d'un vin blanc sec comme amadou, un « tripou ». Le tripou, qu'on appelle habituellement « manoul » en Lozère et « trénel » à Millau, dans l'Aveyron, est fait de tripes de mouton. Cuit des heures à feu doux, tantôt très simplement accommodé à la mode lozérienne, tantôt corsé de tomates, de jambon, etc., à la façon Millavoise. Quand il est gras et onctueux à point, c'est, selon la vieille expression, « le Bon Dieu en culottes de velours » qui vous dégringole dans le gosier. Une splendeur !

MENDE ET LE VALLON

Quand j'étais enfant, Mende, que je n'avais jamais vu, était symbolisé à mes yeux par un dessin d'Emile Bayard qui illustrait le *Sans Famille* d'Hector Malot. Il portait en légende : « Espinassous rasait et jouait du cornet à piston. » Et l'on voyait un figaro aux cheveux exubérants rasant un manant d'une main, tandis que de l'autre il embouchait un cornet à piston dans lequel il soufflait éperdument. Le nom d'Espinassous, certes, est lozérien, mais j'ignore si Mende a jamais possédé un tel perruquier.

C'est au sortir de la gorge, à l'endroit où elle s'élargit en vallée, une petite cité de 5.000 à 6.000 âmes, aux rues étroites, froides, tortueuses, aux toits d'ardoise sombre, peuplée de fonctionnaires, de religieux et de prêtres. Des cloches sonnent à toute heure. Les gens glissent vite au long des maisons et, sauf les jours de marché où la campagne débarque, elle semble toujours un peu endormie. Son grand homme est Urbain V, pape d'Avignon, coulé en bronze devant la cathédrale. Celle-ci, à la façade sobre, encadrée de deux tours inégales, offre à l'intérieur un gothique dépouillé, sévère et nu, avec autour du chœur une admirable suite de tapisseries d'Aubusson qui se fanent lentement. La ville a jeté par-dessus le Lot, à sa sortie, non pas son bonnet, mais les brides de ce bonnet, qui se sont muées en un prodigieux pont gothique, arqué comme un dos de mulet et roux comme châtaigne dorée.

La vallée devient un vallon où la route, la rivière et la voie ferrée jouent à cache-cache. Des cimes se dressent, couvertes de forêts de pins, de mélèzes et de sapins ; des rochers se découpent et Balsièges est fier de son lion de pierre, qu'on montre aux touristes. Le vallon s'élargit encore, campant sur une hauteur Chanac, que cime une tour carrée à demi ruinée, donjon de l'ancien palais des évêques. Des promontoires, des roches qui pendent ; une harmonie ample et large, dont le Lot semble le motif et l'archet.

Passé Le Villard et Les Sallèles le vallon s'étrécit, redevient défilé. Le Lot s'encaisse et gronde plus fort. Aux Ajustons il reçoit la Colagne, également encaissée et grondante. Ne manquez

Tour démantelée du chateau de Tournel.

Le « petit pont » a la sortie de Mende.

Aux Ajustons : le confluent du Lot et de son véritable premier affluent, la Colagne.

Le vieux palais, admirable monument (XV^e-XVI^e siècles), a Espalion.

Vieux logis a Saint-Geniez, près du pont ou la route rejoint le Lot.

Saint-Geniez: ancienne église des Célestins.

Le pont d'Espalion, édifié sous le règne de saint Louis, illuminé a l'occasion d'une fête.

pas, délaissant un peu la rivière, de visiter trois ou quatre kilomètres plus loin, dans un vallon resserré qui se creuse au pied du Sauveterre, La Canourgue, cité des chanoines, dont l'église des IX^e et X^e siècles et les ruelles médiévales aux seuils de pierre, aux étages en encorbellement composent un ensemble étonnant. Au besoin déjeunez ici et dégustez les jambons et les cochonailles du causse accompagnés de la succulente crème du lait de brebis, et à la saison la grive au genièvre ou le lièvre à la broche en saupiquet.

AU PAYS D'OLT

Olt est le vieux nom celtique qui veut dire Lot. Et dès que celui-ci pénètre en Aveyron nous le trouvons un peu partout : Saint-Laurent-d'Olt, Canet-d'Olt, Saint-Geniez-d'Olt, Sainte-Eulalie-de-Rive-d'Olt...

La rivière vient battre la colline où s'érige Saint-Laurent, cité fortifiée, coupée de venelles et de ruelles du temps jadis. Puis elle s'écarte, cette route, laissant à sa droite le Lot, qui traverse jusqu'à Saint-Geniez un étrange et émouvant défilé que bordent le causse de Séverac et l'Aubrac. Impossible d'y accéder autrement qu'à pied, mais une fois là, parmi les roches noires, ocre, violettes, blanches, coupées de verdures qui dévalent, l'eau qui écume, le souffle frais qui balaie la gorge, on se croit au bout du monde.

Saint-Geniez, où la route rejoint la rivière, n'est plus qu'une ville à demi morte, trop grande pour elle, avec d'imposants hôtels du XVII^e siècle, un mail à balustrade où l'on joue aux boules, d'antiques bicoques penchées sur le Lot, un cloître du XVIII^e siècle, reste d'un couvent d'augustins. Un faubourg la prolonge sur la rive droite. L'ensemble demeure un peu désert, un peu délabré — mais néanmoins teinté de grandeur. Le tissage jadis l'anima et la peupla. L'avènement du coton la tua. Mais un de ses enfants, le père Antoine Sonnié, l'a sauvée en y introduisant la culture de la fraise, dont on exporte en saison 20 à 30 tonnes par jour.

Après Sainte-Eulalie-d'Olt le Lot s'étrangle derechef et la route grimpe sur le causse, où à Lassouts on domine un immense panorama : la vallée d'un côté avec Saint-Côme et Espalion, l'Aubrac de l'autre avec ses clochers et ses puys. Plus proche, le barrage de Castelneau.

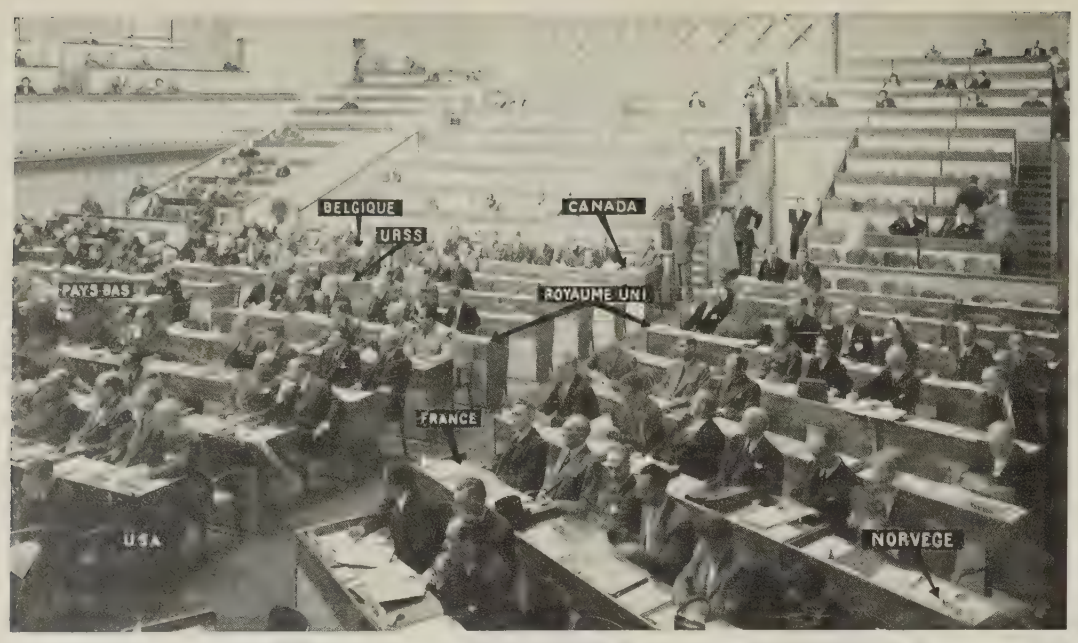
Saint-Côme et Espalion finiront sans doute par former une même ville. Séparés par 3 kilomètres, chacun pousse vers l'autre des villas qui se rejoindront quelque jour. Saint-Côme par son vieux pont préface celui d'Espalion. Il conserve en partie ses remparts, aligne sur le quai d'exquises maisons à galeries de bois et s'adorne du plus étrange clocher que j'aie jamais vu, déformé et contourné en spirale. Ce fut une cité patricienne, et elle garde encore nombre de vieux hôtels à meneaux, à échauguettes et à tourelles.

Flaujac, bourg fortifié cher aux peintres, semble, en avant d'Espalion, monter la garde.

Si nous avons déjeuné à La Canourgue, nous ferons étape à Espalion, chez Berthier, qui, le premier en Aveyron après l'autre guerre, édifia un hôtel modèle dont la façade porte — royales décorations — les panonceaux les plus cotés, de ceux du Touring-Club et de l'Automobile-Club à ceux des Cent, des Purs Cent et des grandes sociétés gastronomiques de Belgique. L'accueil est amical, la chère exquise — truites et pâtés de foie notamment — arrosés de vins du pays, vin blanc de Flaujac sec et fruité, rosé du terroir, vif, allègre, goulayant pour tout dire.

Mais n'oubliez pas la ville. Allez, comme nous l'avons fait après dîner au clair de lune et le lendemain matin au clair soleil, admirer le pont fameux qui avec le vieux palais constitue la raison d'être d'Espalion. Aux deux bords du Lot des maisons basses à balcons de bois et aux lourds toits de pierre grise. Au premier plan le pont gothique à trois arches — une grande, deux petites — bâti au temps de saint Louis, est d'une prodigieuse couleur lie de vin. A l'arrière-plan, toujours sur la rive, le palais du XV^e siècle, encore très féodal, un peu démantelé et dont le calcaire adouci se teinte d'ocre pâle. A ceux qui aiment un art dépouillé et nu j'offre en contraste d'aller voir en dehors de la ville, au cimetière, la chapelle de Perse, humble vaisseau de grès rouge du XI^e siècle, aux proportions merveilleusement équilibrées et dont le portail s'inspire de celui de Conques.

Photographies Fournier. *(A suivre.)*



LES CINQUANTE-NEUF DÉLÉGATIONS RÉUNIES RÉCEMMENT A LA CONFÉRENCE DIPLOMATIQUE DE GENÈVE.

NOUVELLES CONVENTIONS DE GENÈVE

LE 12 août 1949 restera dans l'histoire une date mémorable : les peuples du monde entier se sont résolus, après quatre mois de discussions âpres et passionnées, à garantir, dans trois conventions internationales, une protection plus complète aux militaires blessés, malades, ou prisonniers en temps de guerre ; et, dans une quatrième, d'inspiration toute nouvelle, à mettre à l'abri des conflits futurs femmes, enfants, vieillards et infirmes, à bannir et à sanctionner les atrocités, les crimes dont les populations civiles ont été les victimes.

Cinquante-neuf délégations, représentant les gouvernements des cinq continents, ont participé à ces assises : les Etats-Unis et l'Union soviétique, le Royaume-Uni, les Etats du Commonwealth, la Chine, l'Inde, la Scandinavie, l'Amérique latine et la France y ont communié dans un même effort de compréhension réciproque et de mutuelle solidarité. C'est à l'unanimité (moins deux abstentions, celles de la Birmanie et d'Israël) que les quatre conventions ont été adoptées ; leur signature sera solennellement enregistrée le 8 décembre prochain.

Par son objet, par les conclusions auxquelles elle vient d'aboutir, par l'atmosphère qui s'y est créée, la Conférence de Genève doit ranimer la confiance et éveiller une nouvelle espérance au cœur des hommes.

Les conventions sur les blessés consacrent deux innovations : la protection n'est plus réservée aux seuls militaires ; elle est étendue aux civils qui viennent au secours des blessés et des malades, ainsi qu'aux hôpitaux, au matériel et aux transports organisés par leurs soins. Des zones sanitaires sont en outre prévues pour les mettre à l'abri des combats.

L'accord sur les prisonniers couvre désormais non seulement les armées régulières, mais les forces de résistance, les formations de partisans.

Quant à la nouvelle convention sur la protection des civils, elle assure de larges immunités à toute personne ne participant pas directement aux hostilités qui, à un moment quelconque et de quelque manière que ce soit, se trouve au pouvoir soit d'une partie au conflit, soit d'une puissance occupante :

Prohibition absolue, sous peine de sanctions graves, d'atteintes à la vie et à l'intégrité corporelle, notamment des meurtres, mutilations, traitements cruels, supplices et tortures ; prohibition absolue des prises d'otages et des mesures de représailles; interdiction de traitements humiliants ou dégradants. Plus d'exécutions sans un jugement préalable, assorti de garanties judiciaires ; plus de peines collectives ; plus de contraintes physiques ou morales.

Aux résistants, même présumés auteurs de sabotages, un traitement humain est garanti.

Aux puissances protectrices choisies par les belligérants est confiée la charge de contrôler la stricte application de ces dispositions. Bien plus, sur l'initiative de la délégation française, on a même prévu, en cas de conflit mondial généralisé, qu'un haut organisme international serait créé pour pallier la déficience des neutres mis hors d'état de remplir cette mission. Aux orgnisations humanitaires telles que le Comité international de la Croix-Rouge le soin d'assumer les tâches de secours et d'assistance.

Protection générale des populations des pays en conflit, sans que puisse être faite aucune discrimination de race, de nationalité, de religion ou d'opinion.

Création de zones et localités sanitaires, ou de sécurité, pour mettre à l'abri de la guerre vieillards, enfants de moins de quinze ans, femmes enceintes, mères d'enfants de moins de sept ans, blessés, malades et infirmes. Evacuation des mêmes catégories de personnes des zones assiégées ou encerclées.

Libre passage des envois de médicaments et de vivres.

Assistance des enfants abandonnés ou séparés de leurs parents.

Echange des correspondances familiales.

Tel est l'essentiel des garanties offertes à tous les civils.

Sur le territoire des belligérants on règle les évacuations, les modalités de soins et de secours, l'approvisionnement en subsistance, les conditions du travail réquisitionné ou volontaire ; on détermine les régimes de l'internement et de la résidence forcée.

En territoire occupé, plus de transferts obligatoires ; plus de déportations. On organise l'éducation scolaire et l'hygiène infantile. On bannit le travail forcé. On réglemente la distribution des vivres et l'assistance hospitalière. On interdit la destruction des biens.

Aux civils poursuivis, inculpés ou condamnés on assure les garanties judiciaires des peuples civilisés.

Pour les internés un statut complet est minutieusement réglé, concernant nourriture, installation, travail, discipline, libération. Toute infraction à ces règles est sanctionnée et sévèrement punie.

Il est malaisé en quelques lignes de rappeler en détail ce que contiennent les cent soixante articles de cette charte nouvelle. Les indications que nous donnons suffisent à révéler son importance primordiale. Elle s'inspire de la pensée d'Henri Dunant. Ce sont les délégués des Croix-Rouges qui, au cours de l'été 1948, à Stockholm, sous la présidence du comte Bernadotte, en ont jeté les bases. A Genève, sous la haute et agissante direction du chef du département politique suisse, M. Petitpierre, ce sont les délégués des gouvernements qui en ont arrêté la structure en maintenant un juste mais difficile équilibre entre les cruelles nécessités de la guerre et les nobles exigences de la solidarité humaine (1).

Sans doute les discussions à la Conférence de Genève ont-elles été serrées, souvent âpres, souvent passionnées. Les délégations anglo-saxonnes et soviétiques, notamment, ont marqué à maintes reprises des divergences, des oppositions. Les idéologies se sont heurtées. Laborieuse s'est révélée l'adaptation aux réalités politiques ou militaires des principes humanitaires.

Mais la volonté d'aboutir a triomphé : les conventions sont faites, elles sont achevées. Pour la première fois dans le monde les populations civiles vont y trouver des apaisements à leurs inquiétudes. Un grand et noble souffle vient de balayer les turpitudes de la barbarie scientifiquement organisée qu'ont révélées les dernières guerres.

En communiant, malgré les différends, dans cet effort d'humanisation de la guerre on a pris la voie la plus sûre pour rendre cette guerre elle-même inutile, parce que moins efficace. On y a même, dans un élan unanime, proclamé la volonté de paix universelle en affirmant le vœu que les conventions nouvelles n'aient jamais à être appliquées.

Au milieu des incertitudes, des perplexités, des angoisses des temps présents, la conclusion des conventions internationales nouvelles n'est-elle pas d'un immense réconfort ?

Grâces en soient rendues aux bons artisans de ce grand œuvre !

(1) La Commission sur la protection des populations civiles a été, tant à Stockholm qu'à Genève, présidée par un des membres de la délégation française.

POUR LA PREMIÈRE FOIS, L'U. R. S. S. ADHÈRE.

LES REPRÉSENTANTS FRANÇAIS SIGNENT L'ACCORD.

DÉLÉGUÉS DU GOUVERNEMENT DES U. S. A.

CATASTROPHE NATIONALE

LES LANDES BRULENT

Les incendies de forêts qui ont ravagé le Sud-Ouest français ont pris les proportions d'une catastrophe nationale. Non seulement les pertes matérielles sont immenses et ne peuvent être encore évaluées avec précision, non seulement des maisons, des fermes ont été détruites, mais de nombreuses victimes sont à déplorer.

Pendant des jours il a fallu lutter contre le feu dévastateur. Les foyers d'incendie étaient multiples. A peine l'un était-il éteint que d'autres se rallumaient. Le vent propageait le désastre. En beaucoup d'endroits l'eau manquait. Débordés, exténués, les sauveteurs assistaient impuissants à l'extension du sinistre. Ils s'efforçaient de protéger les agglomérations. Un moment on craignit pour Mont-de-Marsan, et Bordeaux, obscurci d'une fumée résineuse, sentait l'incendie à ses portes.

De toutes parts cependant les secours arrivaient : gendarmerie, hommes de troupe étaient requis d'urgence. Pompiers des localités voisines, pompiers de Paris aussi venaient prêter main forte aux pompiers locaux et à la population civile, qui vaillamment luttaient pied à pied contre le fléau. Tant de dévouements ne demeurèrent pas vains. Mais, hélas ! ce fut au prix de cruels sacrifices. Parmi les sauveteurs beaucoup, enveloppés par les flammes, périrent asphyxiés ou brûlés vifs. Des habitants encerclés dans leurs villages ne purent échapper aux flammes.

Le spectacle offert par la magnifique forêt girondine et landaise est véritablement poignant. Les arbres découronnés tendent vers le ciel enfumé leurs troncs calcinés. Ailleurs les cendres s'amoncellent et l'on traverse de longs espaces de terres brûlées et fumantes. Des milliers et des milliers d'hectares de bois ont été anéantis. Pour guider les sauveteurs un avion survole la forêt et signale les endroits où les secours sont le plus urgents.

Devant la menace les gens ont fui et l'on a revu sur les routes de tristes cortèges rappelant l'exode du début de la guerre.

La solidarité nationale ne sera certainement pas en défaut dans cet immense malheur qui frappe une belle et riche région de France. M. Vincent Auriol en a donné l'assurance aux populations éprouvées en même temps qu'il rendait un juste hommage à ceux qui ont lutté pour enrayer le fléau.

Une tâche énorme s'offre demain pour rendre au pays cette richesse détruite, la forêt, car le Sud-Ouest n'a pas été seul touché. Formons un double vœu : que la gravité de la catastrophe fasse réfléchir les imprudents et les négligents, car la sécheresse n'est peut-être pas l'unique coupable, et qu'un châtiment exemplaire atteigne les criminels, s'il en est.

C'est sur la place du Dom que fut représenté « Jedermann », de H. von Hoffmannsthal.

SALZBOURG ET SON FESTIVAL

par Guy Mollat du Jourdin

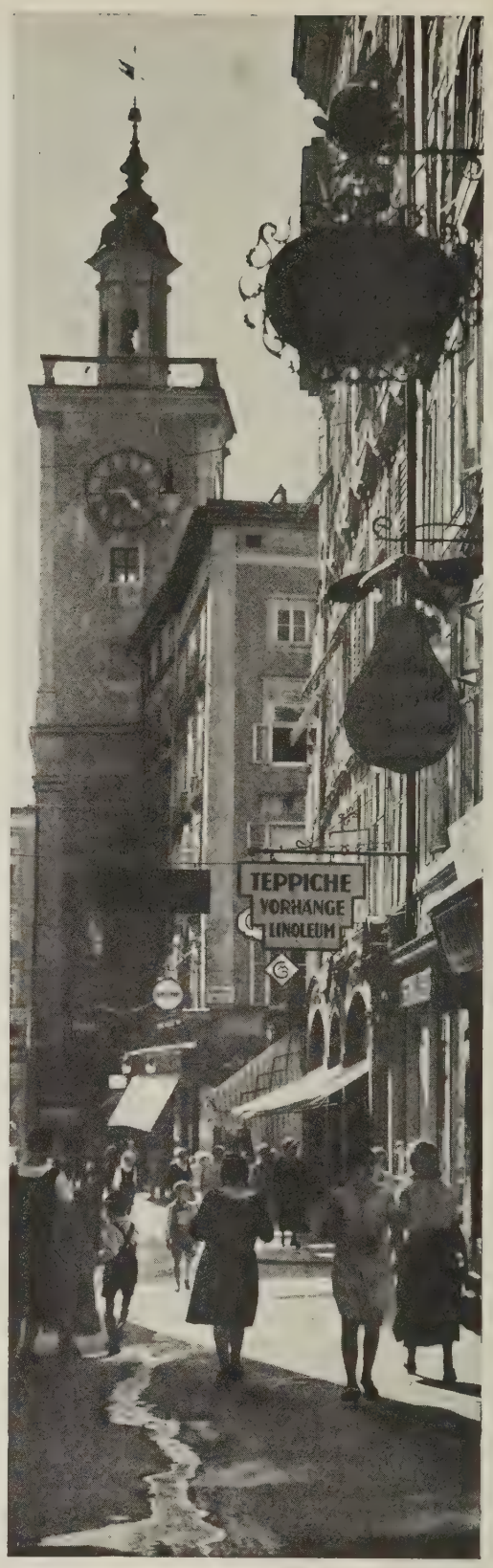
J'ai retrouvé Salzbourg sous son clair visage de lumière. Un soupçon de poudre, un trait de rouge ajoutent encore, il est vrai, à l'expression rayonnante de la ville. Car Salzbourg est femme... femme coquette même, et ce rien de fard, ce sont les couleurs nationales dont elle a frangé les rambardes de son grand pont, la tour carrée de son hôtel de ville et que le mât de la forteresse répète là-haut dans le plein ciel d'azur.

La ville a pris son air de fête, et ce festival 1949 par son ampleur et son atmosphère rappelle singulièrement le festival de 1937, le dernier témoin libre de l'avant-guerre. Toute la terre s'est fait représenter à Salzbourg, et les quatre-vingt mille places dénombrées l'an dernier seront plus de cent mille cette année.

UN CENTRE DE TOURISME

Bien sûr, si Mozart et la musique ont fait de Salzbourg la métropole chantante de l'univers, le tourisme a fait également son siège, et ces visages si divers que vous rencontrez aujourd'hui, vous les retrouverez dans les lieux les plus différents : dans ces nombreuses boutiques de « galanterie », ces mille souvenirs de voyage qui vont de la carte postale aux œuvres d'art, en passant par les bibelots en corne de cerf ou de chamois, les plumes de coq de bruyère et les innombrables objets de bois sculpté. Vous les verrez le nez collé sur les vitrines ou dans les expositions qui fleurissent à l'envi cette année dans tous les coins de la ville. L'Institut français de Vienne en inaugurait précisément une flatteuse et bien située dans la Getreidegasse : tapisseries, peintures, sculptures et livres, tandis que les Italiens et les Autrichiens vernissaient les leurs, les premiers en ville, les seconds à la forteresse. Et tout comme à Paris les galeries vivent leurs grandes journées. Ces touristes, vous les verrez aussi chassant le timbre-poste, car le festival a son aspect philatélique évidemment, ou montant au Winkler par ces six ascenseurs qui battirent récemment leur record en débitant onze mille personnes en deux jours. C'est que du Winkler la vue sur Salzbourg est parfaite, surtout à l'heure du soleil couchant, au moment de l'*alpenglühen*, l'incendie des Alpes.

Ces touristes, vous les reconnaîtrez enfin sur les routes fameuses du Salzkaumergaut ; et cela est mieux ainsi. La musique se marie fort bien aux sites puisqu'elle a trouvé ici son cadre le plus naturel ; elle se redit sur les sommets les plus sauvages comme dans les fraîches vallées, sur les lacs verts et bleus du Tyrol ou du Salzburgerland, comme dans les forêts ou les alpages fleuris d'edelweiss et de gentiane. Tout cela est inséparable. Alors chaque jour ce ne sont que caravanes vers le Grossglokner, « le sommet de l'Autriche », auquel on accède par cette route sinueuse et



Une rue étroite qui monte vers le Rathaus.

Le public affluait aux portes des théâtres.

magnifique à 3.000 mètres d'altitude, ou bien encore vers le Wolfgangsee, à l' « Auberge du Cheval blanc », à Ichl, l'ancienne résidence impériale, au Gaisberg ou à Saint-Gilgen. A Bad-Gastein, la célèbre station thermale où l'eau s'écrase en cataractes au centre même de la ville, les luxueux palaces au confort raffiné (et d'excellente cuisine française) refusent même les hôtes les plus enviables. Les noms les plus fameux s'inscrivent au gotha de la saison.

TOUTE LA VILLE EN PARLE...

C'est un phénomène curieux. En effet, cette vaste foule au bout de quelques jours ne paraît plus former qu'une grande communauté où public, chefs et artistes composent une seule et même troupe, chacun ayant son rôle à jouer, sa place à occuper, sa mission à remplir. Le passé scénique de Salzbourg était fait, précisément, de cette communion d'action. Du temps des princes-archevêques, lors des grands triomphes qui se développaient de par les rues et les places, le peuple y participait. Ornait ses façades, rehaussait le décor, chantait, dansait, en quelque sorte jouait. Ainsi aujourd'hui encore, mû par cet irrésistible désir d'action, ce désir que je ressens moi-même et qu'éveille le contact magique de ce décor permanent qu'est Salzbourg, il semble que le public se prend lui-même au jeu, s'interroge, se passionne, entre en scène par le seul moyen qu'il possède, c'est-à-dire en vivant la vie même du festival. Et les grands chefs, les grands artistes, le savent, eux dont la liberté, les faits et les gestes sont surveillés, aliénés même au profit d'un peuple qui en fait, d'autorité, sa chose et son bien propre. Toute la ville les connaît, les observe, les chérit. Elle a ses idoles, et c'est ainsi qu'on a payé l'autre jour deux places 500 schillings, soit 13.000 francs (au cours officiel) pour voir Furtwaengler diriger *Fidelio*. Une place de 6 schillings a été payée 70 schillings pour assister à une répétition d'Erwin Fischer. La ville chérit « ses » artistes, les juge ou les désavoue parfois, mais avec cette franchise d'amitié qui est le ciment des familles unies.

LES SOIRS CHANTANTS DE SALZBOURG

Ainsi donc Salzbourg peut avoir ses lieux de plaisirs profanes et sans grandeur, ses *kabarett* et ses *weinstube*, ses restaurants de luxe et ses « boîtes » où l'on danse une mauvaise samba à deux pas de la maison de Mozart. C'est un phénomène nécessaire, heureusement sans portée, je crois. Car observez tous les visages lorsque approche l'heure des représentations : une sorte de gravité s'en empare ; une atmosphère de sérénité presque religieuse semble descendre sur la ville. Et les dîneurs attablés à la terrasse du Winkler regardent presque sans mot dire Salzbourg s'estomper dans les buées du crépuscule. C'est la grande heure de la journée.

Alors Salzbourg brille de mille feux ; des projecteurs font surgir de la nuit descendue les ombres fantastiques des flèches d'églises, de la coupole du Dom et les murailles de la forteresse. Les rues s'emplissent de robes longues et, dans un scintillement de lumières, des carrosseries étincelantes déversent à la porte des théâtres des flots d'élégance cosmopolite. Mais il y a aussi les absolument purs, ces gens moins fortunés venus ici par amour ou par piété, sur le fruit d'économies patiemment amassées. Ils sont là le témoignage par excellence, les dépositaires élus du merveilleux message mozartien. Ils sont pèlerins. Et Salzbourg se réalise en eux.

Car la primauté scénique de Salzbourg est faite de qualité, certes, mais aussi de mystique. J'ai déjà eu l'occasion de l'écrire : un concert ou un opéra entendu ici éveille bien plus le sentiment de participer à une quelconque cérémonie que celui d'une trame simplement artistique ou d'une action théâtrale. Les exécutants eux-mêmes, du premier au plus humble, évoluent avec une conscience telle que leur jeu paraît relever bien moins de la technique d'un métier, qui est le leur, que d'un sacerdoce, où le recueillement et le don de soi sont la raison même de leur présence sur la scène. Et cette année le déroulement majestueux, féerique et, du reste, un peu lent peut-être d'*Orphée* et de *la Flûte enchantée* dans le plein air du manège des Rochers m'a renforcé dans cette pensée. Ce souci du bien-faire, enfin, souci mozartien essentiellement, est aussi en lui-même d'essence spirituelle. On ne verra nulle part ailleurs qu'ici, ni dans une plus artistique décoration, un *Fidelio* offert au public avec autant d'âme et d'intelligence par une Irmgard Seefried (Marzelline) aux côtés de Kirsten Flagstad (Fidelio) et de Josef Greindl (Rocco), sous la conduite d'un beethovenien-né comme Furtwaengler. On n'entendra nulle part ailleurs qu'ici, à la seule lueur vacillante des chandelles perdues sur l'immense scène de la *Rocky Arena*, de plus délicieuses sérénades. La *Lodronsche Nachtmusik*, sous la conduite de Paumgartner, est un extraordinaire bonheur. Mozart ne l'eût point reniée.

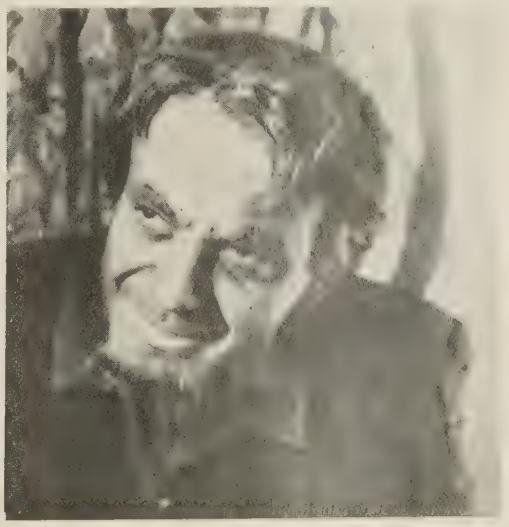
A la vérité Salzbourg réunit encore cette année les plus prestigieuses baguettes du monde. J'ai nommé Furtwaengler et Paumgartner, mais voilà aussi Bruno Walter, qui nous revient après douze ans d'absence ; Erwin Fischer, le fougueux Fischer à la crinière de lion, qui nous a fait entendre un bien curieux concert Mozart-Beethoven — « beethovenant » le premier, « mozartisant » le second au point de s'y méconnaître — Krips, que les Parisiens ont acclamé en mars dernier dans sa prestigieuse direction de *l'Enlèvement au sérail*, aux Champs-Elysées, se retrouve avec Patzak, Martha Rohs et Wilma Lipp dans la magistrale interprétation de *Titus* et dans *Orphée* ; Karajan, dans le *Requiem* de Verdi et la *IX*e *Symphonie* de Beethoven ; Knapperbusch, avec *Siegfried-Idyll* de Wagner ; le trio Pasquier, qui a recueilli un gros succès, et la chorale de Strasbourg (les deux participations françaises). Il y a enfin Josef Messner, à la tête de la chorale du Dom et de l'orchestre du Mozarteum pour *la Messe du couronnement* et le *Requiem* de Mozart.

Tout cela est de grande facture. Programmes, artistes et chefs vont donc de pair pour faire de ce festival 1949 un des plus brillants.

TRADITION ET FIDÉLITÉ

Ainsi Salzbourg maintient sa tradition scénique qui, contrairement à ce que communément on pense, dépasse Mozart de très loin dans le temps. L'atavisme artistique de Salzbourg remonte à sa naissance. Dès ses premiers siècles la ville s'était affirmée un centre spirituel et culturel sans conteste. Les premiers monastères possédaient de fameuses chorales, et l'un de ses premiers évêques entretenait des relations suivies avec le maître de chapelle de Tours. Tannhäuser, dit la légende, était originaire du pays de Salzbourg. L'université était un foyer d'études théâtrales où se confrontaient drame religieux et théâtre populaire. On y jouait fréquemment de grandes pièces, et le public accourait de partout et même de l'étranger. Ainsi la grande trame dramatique d'essence religieuse que nous offre à nouveau *Jedermann* vient du tréfonds de l'âme populaire salzbourgeoise. On connaît le thème ; on l'a repris récemment à Paris dans un théâtre de la rive droite, non sans quelque présomption à mon sens. *Le jeu de la mort de l'homme riche* appartient désormais à Salzbourg et se joue toujours sur la place du Dom le dimanche en fin de journée. Cette année, comme chaque année, le peuple salzbourgeois monte au Dom voir et repenser le pieux spectacle. Hélène Thimig, la veuve de Max Reinhardt, le réalisateur de la pièce de von Hoffmannsthal, est revenue pour la trentième fois participer à ce rituel si bien dans la tradition des archevêques baroques qui régnèrent sur Salzbourg. Et ce rituel donnerait, à lui seul, sa signification spirituelle à ce festival si toute la musique qui se donne ici n'était pas elle-même une exaltation spirituelle déjà totale.

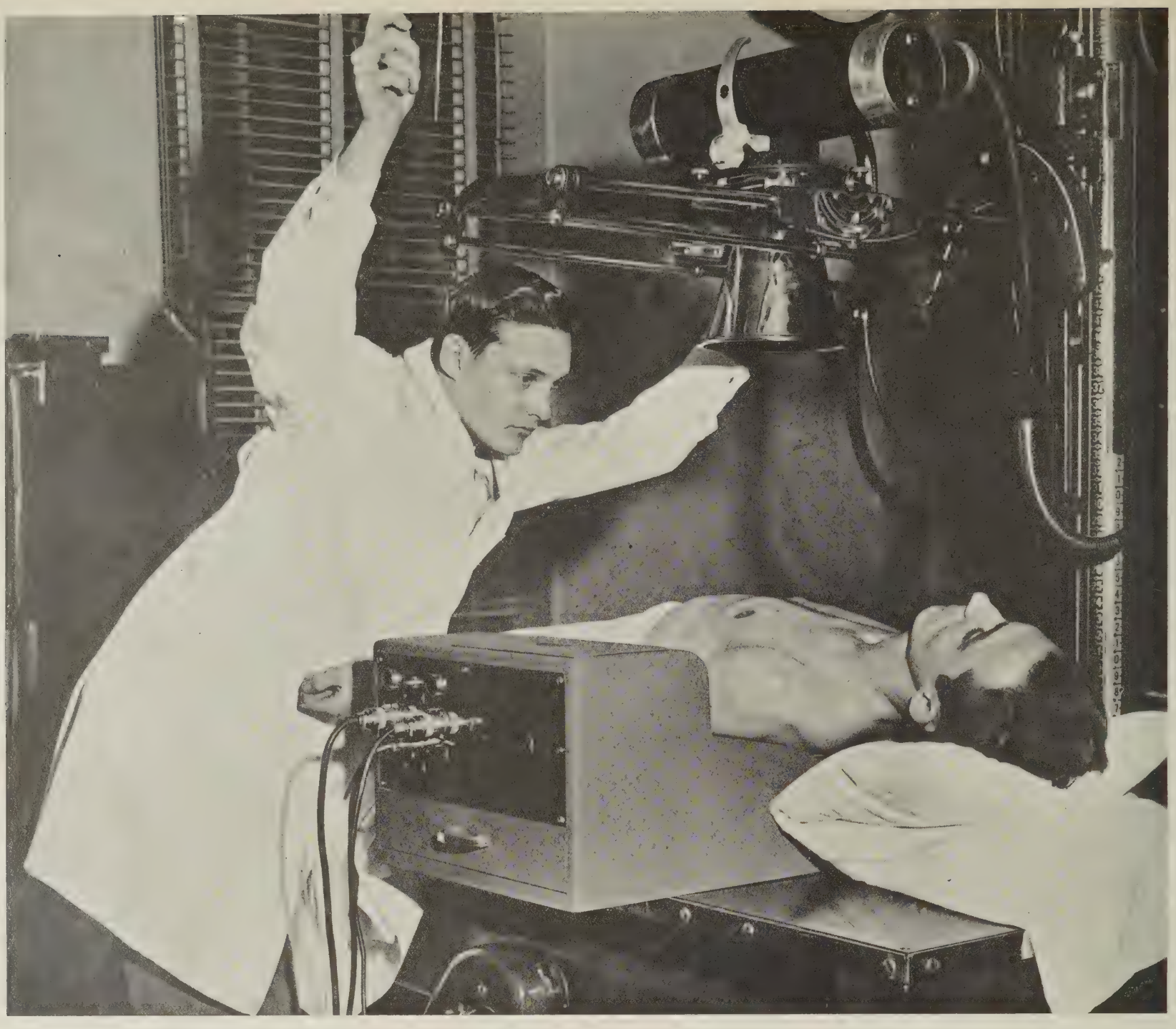
MM. Schoeffler, Furtwaengler et Krips.



J. Greindl, dans le Geolier de « Fidelio ».

Un des meilleurs chœurs de « Fidelio » donné au Festspielhaus.

B. Paumgartner a dirigé aux chandelles les sérénades de Mozart.



Le « sérigraphe multimatic » du docteur hispano-américain Sanchez Perez apparait ici placé sur une table normale de radiographie.

RADIOGRAPHIES EN SÉRIE

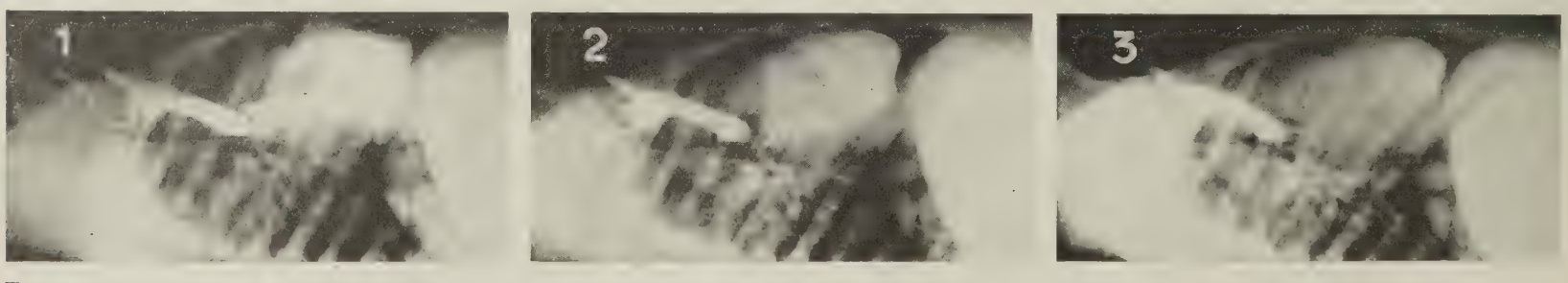
Un des traits dominants de la médecine moderne est la perfection des moyens de recherches mis à la disposition du médecin en vue de diagnostics de plus en plus difficiles. L'électricité joue dans ce domaine un rôle de premier plan, surtout par l'intermédiaire de la radiographie, dont les procédés deviennent de plus en plus précis et de plus en plus sûrs.

La mise au point de substance de contraste — dont l'exemple le plus banal est la bouillie barytée nécessaire à la radiographie de l'estomac — qui avait été la clef de la radiologie digestive, s'est développée peu à peu et nous a permis de voir se préciser une radiographie remarquable des principaux organes. Plus récentes sont les recherches sur la radiographie des vaisseaux sanguins. Celle-ci soulevait une difficulté: dans le vaisseau sanguin la circulation est rapide et la substance de contraste est presque immédiatement diluée.

On voit la difficulté d'obtenir de belles images et des images fidèles ; or il nous arrive d'Amérique un curieux appareil qui contribuera à résoudre cette difficulté, c'est le « sérigraphe multimatic », de Sanchez Perez. Cet appareil permet en quatre secondes et demie la prise successive de six clichés de la même région et réalise une quasi-cinématoradiographie. Il faut d'ailleurs noter qu'actuellement, à Paris, le professeur Donzelot et ses collaborateurs obtiennent d'excellents documents à raison d'une radiographie par seconde. L'inventeur du nouvel appareil en propose l'emploi dans le diagnostic des malformations cardiovasculaires, puisqu'il permet de suivre la substance opaque dans son trajet sanguin, normal ou anormal, et aussi dans le diagnostic des tumeurs cérébrales, qu'il permet de déceler en mettant en évidence leur vascularisation très spéciale. On conçoit que cet instrument suscite un réel intérêt.

Sanchez Perez, médecin espagnol, ayant complété ses études de neurologie au Canada, réfugié au Mexique, où il a poursuivi avec constance ses recherches, voit actuellement ses efforts couronnés de succès ; c'est aux Etats-Unis, où, paraît-il, il est en voie de naturalisation, qu'il poursuit ses travaux...

R. Elimon.



Trois radiographies successives du cœur et des gros vaisseaux sanguins qui montrent les connexions anormales de la « maladie bleue ».

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

A la recherche de Marcel Proust.

On n'a pas écrit sur Marcel Proust autant que sur Paul Valéry. Le commentaire proustien n'en fournit pas moins un rayon de bibliothèque assez copieux. Le livre que M. André Maurois vient d'y ajouter sous le titre *A la recherche de Marcel Proust* (Hachette) m'a incité à reviser d'un coup d'œil ce carton de critique contemporaine. Je ne cacherai pas qu'il m'a déçu. Il ne me paraît pas douteux que jusqu'à présent le livre sur Proust était encore à écrire. M. André Maurois nous l'a-t-il donné ? Je répondrai en Normand : oui et non.

Oui, car aucun ouvrage sur Proust n'est à l'heure actuelle l'équivalent de celui-là. M. André Maurois excelle à recenser les sources, à collationner les documents. Sa réputation de biographe était avant la guerre une de ses gloires. En ce qui concerne Proust il a pu établir son centre d'information au cœur des archives proustiennes, c'est-à-dire auprès de Mme Gérard Mante, nièce du romancier, détentrice de tous ses manuscrits, de tous ses papiers. Tout ce que les Parisiens qui ont été liés à Marcel Proust ont pu donner de renseignements à son biographe a été ainsi contrôlé, corroboré, enrichi par un recours permanent au principal trésor proustien. Bien plus, Mme Gérard Mante possède de nombreux et importants inédits, notamment les *Cahiers* de Marcel Proust, et M. Maurois a pu en introduire dans son livre maintes citations. Rien ne lui manquait donc pour peindre de Proust un portrait plus précis et plus achevé qu'il y en avait eu auparavant.

On sait en outre quel est le meilleur talent de M. André Maurois : une clarté ordonnée, apte à débrouiller la matière la plus complexe. C'est un monde que la vie et l'œuvre de Proust. Présenté par M. Maurois, ce monde devient un tableau dont toutes les lignes se composent avec netteté. On n'avait pas encore décrit Proust si complètement et si parfaitement.

Dès le premier chapitre l'ouvrage a l'agrément d'un récit bien fait. La mise en place des décors (Combray, qui est Illiers, près de Chartres; Auteuil, où naquit Marcel; le boulevard Malesherbes, son premier cadre parisien et des personnages (le grand-père beauceron, fabricant de cierges, le père médecin, bien d'autres) s'opère on ne peut mieux. Sur la double ascendance de Marcel Proust, catholique provinciale du côté paternel, juive parisienne du côté maternel, M. Maurois a des pages très équilibrées, que vient justement couronner la référence à l'exemple de Montaigne, empruntée à Thibaudet. C'est merveille, d'ailleurs, comme les citations soit de Proust lui-même dans ses pages autobiographiques, soit de précédents commentateurs (souvent des mémorialistes) viennent s'enchâsser à point nommé pour rehausser le récit d'une chose vue ou entendue.

Quand le monde proustien va devenir plus nombreux, M. André Maurois est prêt à y correspondre par une autre richesse. On sait qu'il s'agit du « monde » tout court, dont le romancier de Swann et des Guermantes a fait une fourmillante évocation. Beaucoup de ses personnages sont à clef. M. Maurois déballe tout le trousseau. Voici Mme Strauss, née Halévy, veuve de Georges Bizet, et qui a prêté son esprit à la duchesse de Guermantes. Voici la demi-mondaine Laure Hayman, qui a contenu « quelques-unes des cellules initiales d'Odette de Crécy ». Nous finissons par entrer dans une zone subtilement intermédiaire entre la vie réelle de toute l'humanité que Proust a connue et la vie des personnages créés par lui. Quels êtres de chair et d'os sont entrés dans la mystérieuse génération littéraire d'où sont nés tel héros ou telle héroïne ? Ce qui est sûr, c'est que tout le Bottin mondain va y passer. En réplique au monde du *Temps perdu,* M. André Maurois évoque sans omission le monde où Marcel a vécu. Voici les petites filles avec lesquelles il jouait aux Champs-Elysées : « C'était Marie et Nelly de Benardaky, Gabrielle Schwartz et Jeanne Pouquet (plus tard, bien plus tard, princesse Radziwill, comtesse de Contades, Mme L.-L. Klotz et Mme Gaston de Caillavet). » Et cela n'est qu'un commencement. L'histoire minutieuse de Marcel Proust, c'est l'histoire de toute une société parisienne et littéraire, de 1880 à 1920. M. André Maurois en fait un parcours descriptif irréprochable.

Cette large explication biographique fait de son livre une très bonne introduction à la lecture de Proust. Et l'on ne trouvera pas une initiation moins utile dans les intelligentes ouvertures que M. Maurois pratique sur l'œuvre elle-même. La lucidité des analyses est renforcée par les précieux textes inédits de Proust que M. Maurois a pu citer à l'appui de son exposé. Même, il semble que le critique ait volontiers donné la parole à son auteur, quand l'exégèse devenait délicate, sinon scabreuse.

C'est ici que l'ouvrage nous satisfait moins. L'œuvre de Proust pose de profonds problèmes. M. Maurois les met en équations où leur mystère s'évanouit. Non qu'il dissimule les abîmes proustiens. Nous faisons, en sa compagnie, le tour de Sodome et de Gomorrhe, sous la conduite d'un guide loyal. La transmutation d'Albert en Albertine est étudiée avec une exactitude de savant. Mais c'est au delà de cet examen externe que s'ouvre un champ dont nous regrettons que M. Maurois n'ait pas abordé l'exploration.

Il est vrai que ce n'était peut-être pas son sujet. Il nous donne une histoire de Marcel Proust. Il n'a pas entrepris sa philosophie. Le lecteur comprend maintenant mon « oui et non » de tout à l'heure. Le livre de M. Maurois est sans doute le plus important et le plus utile qui ait paru sur Proust jusqu'aujourd'hui. D'autant plus qu'il fait le point des études proustiennes à l'heure actuelle. Mais dans la connaissance interne de l'œuvre les études proustiennes ont encore des avances à accomplir.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Les Maudits

Les festivals ont été jusqu'ici des sortes de foires où les producteurs-exposants montraient les marchandises qui leur paraissaient promises au succès. Jean Cocteau eut une idée géniale. Pourquoi ne pas créer le Marché aux puces du cinéma ? Organiser la récupération des déchets, des laissés pour compte, des ratages et des inachevés : quel programme séduisant ! Bien entendu il fallait le baptiser d'un nom affriolant : « maudit » a retrouvé depuis le romantisme des résonances sympathiques dans le cœur des masses. Et voilà lancé le Festival du film maudit à Biarritz.

A l'exécution, des obstacles se sont présentés. En gros ils relèvent de deux ordres : la théorie et la pratique, et méritent d'être étudiés.

L'artiste maudit est un phénomène connu en littérature, en peinture, en musique. C'est un homme qui vit à contre-courant de son époque ; la sensibilité dont il fait preuve dans ses œuvres est incompréhensible pour ses contemporains ou les blesse, alors qu'elle s'accordera avec celle des générations futures. Baudelaire, Modigliani, Berlioz sont des exemples illustres et clairs. Quels qu'aient été leurs déboires, ils ont pu écrire leurs livres, peindre leurs toiles, faire éditer leurs compositions, et la postérité a pu en prendre connaissance. Le problème est très différent pour ceux qui ont besoin de l'appui immédiat du public pour réaliser leurs créations : architectes, gens de théâtre et, en tout premier lieu, metteurs en scène de cinéma. Ceux qui sont véritablement maudits n'ont même pas la possibilité de s'exprimer. Quant à ceux qui n'ont pas de succès... ce sont les producteurs qui paient les pots cassés.

Prenons un cas précis pour mieux nous faire comprendre. Si Robert Bresson est un réalisateur maudit, ce n'est pas parce que *les Dames du Bois de Boulogne* n'ont pas eu de succès commercial (car des millions de spectateurs ont quand même vu ce film, et les critiques compétents, professionnels ou non, l'ont jugé à sa véritable valeur) mais parce qu'il n'a plus tourné depuis cinq ans. De telle sorte que les véritables films maudits ne sont pas ceux qui n'ont pas rapporté d'argent, mais ceux qu'on n'a pas vus.

Or ce ne sont pas les seconds mais les premiers qui ont été présentés à Biarritz, que ce soit faute d'organisation ou impossibilité matérielle. Il se fait que je n'ai pas eu l'occasion d'aller à ce festival, et je n'en ai pas éprouvé de regret : à quelques exceptions près (dont un policier qui sort à la rentrée en exclusivité : drôle de film maudit !) j'avais déjà vu les bandes qui ont été projetées. On me dira que les festivals ne sont pas faits pour les critiques, et j'en tombe volontiers d'accord. Mais ils ne sont pas faits non plus pour les profanes qui vont au cinéma le samedi soir sans même regarder ce qu'il y a à l'affiche. Et quel est l'amateur sérieux qui n'a pas déjà vu *Lumière d'été* ou *le Long Voyage* ? Dès lors on ne voit plus très bien à quel public s'adresse ce genre de manifestation.

Il serait pourtant dommage que ce succès ou cet insuccès condamnât définivement une tentative qui pourrait être du plus haut intérêt. Car il existe des films maudits : seulement il est extrêmement difficile de les trouver.

Ce sont d'abord les très rares bandes muettes qui conservent une valeur indiscutable et qui ne figurent pas au programme des cinés-clubs. Il y a peu de chances qu'il en existe encore en France, depuis vingt ans que la Cinémathèque s'efforce de les dépister. Mais d'autres pays en possèdent.

Ensuite, à partir du parlant, il faudrait établir une liste des films qui ont eu une carrière commerciale normale mais qui n'ont pas obtenu la réputation qu'ils méritaient, le plus souvent parce qu'ils représentent un accident heureux dans la carrière d'un réalisateur ou d'un acteur retombé ensuite dans la médiocrité. Sans doute beaucoup d'entre eux n'existent-ils plus, du moins en positif. Mais les grandes compagnies de production conservent depuis longtemps les négatifs, et il serait curieux de revoir aujourd'hui *Sur le velours,* de Frank Borzage, avec Kay Francis et George Brent, *le Navire blanc,* de Francisco de Robertis, ou *la Vie privée de don Juan,* d'Alexandre Korda, pour citer les trois premiers titres qui me viennent à l'esprit.

Enfin il existe des bandes qui n'ont jamais été projetées et qui pourraient peut-être l'être au prix de peu d'argent et de beaucoup d'efforts. Ce sont celles dont la réalisation a été interrompue — comme *la Fleur de l'âge,* de Marcel Carné — ou qui sont tombées au montage dans la corbeille aux déchets : *Time in the sun* en est un exemple, qui n'a que le tort d'être déjà trop connu. Sans doute est-il absolument illusoire de penser qu'en ce qui concerne les anciens films la pellicule n'a pas été depuis longtemps transformée en savonnettes et en peignes de fausse écaille. Mais on ne voit pas pourquoi un festival ne se préparerait pas plusieurs années à l'avance. Il suffirait que l'organisateur se tînt en contact avec les metteurs en scène de talent (il n'y en a pas tant que cela sur la surface du monde) et les avertît que leurs sacrifices peuvent éventuellement présenter le même intérêt didactique que les brouillons des écrivains. Sans doute les producteurs feraient-ils des difficultés : je ne vois pas pourquoi elles seraient insurmontables.

Pour terminer je signalerai une catégorie de films tellement maudits que personne ne s'est jamais intéressé à eux alors que ce sont les seuls qu'on voie toujours sans ennui : les bandes-annonces. Ce cocktail furieusement secoué, qui mêle les titres aux images, qui fait un emploi excessif de la truca, réussit presque à chaque coup à rendre sinon attrayant, du moins passable, le navet le plus médiocre. Il permet de constater ce que gagnent les images à être débarrassées de toute contingence logique, de toute préoccupation narrative, et de se fier à leur seule valeur de choc intrinsèque. Certains metteurs en scène (dont René Clair) attachaient beaucoup de prix à cette publicité et cherchaient à chaque fois d'en renouveler la présentation par quelque artifice. Il y a là un véritable trésor dont la découverte pourra procurer de grandes joies à ceux qui en tireront parti.

PETITES CHRONIQUES

MARGARET MITCHELL

Le « chauffard » ivre qui a écrasé Margaret Mitchell dans une rue d'Atlanta (Etat de Georgie), alors qu'elle se rendait au théâtre avec son mari, a privé l'Amérique de sa plus fameuse romancière, et le monde des lettres d'une figure originale.

Sa carrière littéraire tient dans un seul livre : *Autant en emporte le vent,* le plus grand succès de librairie qui se soit sans doute jamais vu puisque cet énorme roman-fleuve de plus de mille pages, traduit en vingt langues, compte à présent, dit-on, quinze millions de lecteurs. Rien ne laissait prévoir pour Margaret Mitchell ce triomphe né d'un hasard qui la fit écrivain. Rédactrice de modes dans un journal d'Atlanta, elle s'en tenait à sa besogne quand un accident l'immobilisa pendant plus de trois ans. Sur les conseils de son mari, elle se mit à écrire un roman. Et ce fut *Autant en emporte le vent,* inspiré par les histoires de la guerre de Sécession que lui contait sa grand-mère, laborieusement composé et qu'elle n'acheva que huit ans après sa guérison.

Le succès en fut foudroyant, amplifié par l'adaptation au cinéma, où Vivian Leigh, la femme de Laurence Olivier, interpréta l'héroïne, Scarlett.

La renommée n'avait pas troublé Margaret Mitchell. Elle était demeurée simple et obligeante. Jamais romancière ne fut moins femme de lettres. Absorbée par la gestion des énormes droits d'auteur qu'elle touchait, elle en était restée à son livre unique. Eût-elle recommencé et avec un égal bonheur ? Elle meurt tragiquement après six jours d'agonie, laissant supposer qu'elle n'a qu'incomplètement rempli son destin.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Poètes et musiciens célèbrent à l'envi le cygne majestueux. Les virtuoses jouent volontiers la pièce, devenue populaire, que Saint-Saëns lui a consacrée. C. Maurane a voulu sortir des sentiers battus et s'est souvenu fort à propos que l'illustre compositeur norvégien Grieg a consacré une mélodie à l'hôte « si blanc, si tranquille » des lacs et des étangs. Il vient de chanter délicieusement, accompagné par l'orchestre que conduisait Armand Bernard, laissant le public disséminé sous le charme de cette page ravissante. Le programme, étrange en vérité, comprenait aussi, à côté de morceaux sérieux, des œuvres légères qui appartiennent au répertoire dit « de genre ». Les séances mixtes ne semblent pas répondre à un besoin profond des auditeurs et le principe du cocktail peut déplaire.

Il est assez amusant d'enregistrer un concert, de le ranger dans un tiroir pendant six mois... et de l'en sortir au bout de ce temps pour le faire entendre, y compris les applaudissements du public, en « émission différée » ! Le cas vient de se produire pour la matinée offerte par Oubradous et son ensemble instrumental, salle du Conservatoire, le 13 février dernier. L'interprétation de pièces rituelles écrites au XVIII[e] siècle par Vaudot, fut en tous points parfaite et Pierre Germain assura avec beaucoup d'autorité la partie vocale de la cantate de Clérambault.

W.-L. Landowski.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE L'ART :

Jean Alazard, *l'Art italien des origines à la fin du* XIV[e] *siècle* (Henri Laurens, 224 pages in-4°, 112 planches hors texte).

C'est le premier volume d'une série : il est consacré surtout au XIV[e] siècle — le *Trecento* italien. Nous n'avions pas dans notre histoire de l'art, pourtant si riche, une synthèse aussi complète et aussi raisonnée que celle-ci.

Si l'art français offre plus de continuité et de souplesse que l'art italien, rien en revanche ne peut être comparé à l'éclosion de ces génies transalpins qui ont apporté « presque toutes les solutions de presque tous les problèmes esthétiques ». Jamais le monde n'a produit une pareille floraison d'individualités.

L'auteur analyse les influences réciproques de l'art lombard sur l'art français et du cistercien sur l'art italien, la persistance des traditions romanes dans le gothique du Trecento, les infiltrations orientales, les rappels de l'antiquité. Le Trecento est l'ère des grandes transformations techniques, le siècle des découvertes et des conceptions originales. A l'influence des architectes français, férus de verticalisme, succède un retour à la notion romaine de l'espace qui inspira les constructeurs des premières basiliques.

Le parallèle entre l'art français et l'art italien se poursuit dans l'étude du vitrail, de la miniature, de l'orfèvrerie, du mobilier. Le XIV[e] siècle oscille entre le dramatisme et la recherche de l'équilibre plastique, dualisme qui se perpétuera au siècle suivant et reflète deux conceptions de la vie.

Un index et une bibliographie critique complètent cet ouvrage propre à inspirer au lecteur l'amour d'une des plus belles civilisations que le monde ait connues.

L'HISTOIRE CRIMINELLE :

Léon Treich, *Treize orgies tragiques,* dans la collection des « Archives du crime » (Amiot-Dumont, 189 pages).

De la Perugina et du drame des Borgia l'auteur nous mène, par un chemin jalonné de sang et de stupre, à une affaire récente, le drame de la rue Chalgrin, qui aboutit à la condamnation de Jane Weiler pour coups et blessures ayant entraîné la mort de son mari.

Le cas peut-être le plus étonnant rapporté dans cette sinistre anthologie est celui du « Landru féminin », Mrs Bell Gunness, qui de 1898 à 1908 fit disparaître trente de ses soupirants qui avaient eu la fâcheuse inspiration de répondre à cette petite annonce insérée par elle dans les journaux de Chicago, de Saint-Louis et de New York : « Riche et jeune veuve désire correspondre avec gentleman de fortune correspondante pour mariage »...

Elle échappa à toutes les recherches, mais finit brûlée vive avec ses trois enfants dans sa maison de campagne. On découvrit alors dans ses papiers un carnet — comme celui de Landru — qui révéla des noms, des dates, des chiffres... avec lesquels on reconstitua ses tragiques exploits. L'incendiaire fut sans doute un de ses galants qui devança le sort qui l'attendait ou un maître chanteur.

Trois jours avant de mourir dans les flammes cette femme déconcertante avait envoyé un chèque de quatre mille dollars à un orphelinat de Chicago. Et son entourage rendit un hommage unanime à la tendresse qu'elle prodiguait à ses enfants.

Albert Mousset.

COURRIER MUSICAL

Qui l'eût cru ? En cette saison d'été où pour la première fois Paris ne donne pas congé aux concerts, ce n'est pas de musique dite « légère » que s'abreuve l'auditeur, mais de musique résolument austère. Le temps n'est plus aux sélections lyriques dont les kiosques inondaient nos jardins. C'est à l'église que l'on vient chercher la joie musicale, et les concerts symphoniques du vendredi au théâtre Sarah-Bernhardt sont loin de connaître la vogue exceptionnelle des récitals d'orgue du mardi à Saint-Eustache, Sainte-Clotilde et Saint-Merri. Au festival Bach, que donna Gaston Litaize, l'affluence était telle qu'il fallut ajouter des chaises in extremis ; le public, composé en majeure partie d'étrangers, se montre d'ailleurs sensible au double attrait du concert et du lieu où il se déroule. Et sans doute un même sentiment attire chaque dimanche à la chapelle du château de Versailles le plus fidèle et le plus recueilli des auditoires. Pour l'ordonnance des programmes un modèle presque unique : orgue et chant, type parfait du concert spirituel.

Ce n'est pas sans plaisir que nous retrouvons le chemin trop oublié de la chapelle dont rêva longtemps le grand monarque, et que Mansart et de Cotte achevèrent d'édifier pour lui cinq ans avant sa mort. Le comble, privé de sa flèche, se détache sur le ciel cru. Saint-Simon y voyait « la triste représentation d'un immense catafalque », mais pour tout ce qui touche à Versailles il avait l'humeur noire... alors que tout est blanc, lumineux, aéré en cet harmonieux vaisseau plus semblable à un vaste salon qu'à un édifice religieux, avec ses magnifiques portes blanches et or aux boiseries sculptées, sa voûte peinte par Coypel, son dallage de mosaïque claire et ses allégories de marbre, somptueux ornements de Coustou. Le lieu cependant incite au recueillement, à cause du silence, de l'espace et des grands souvenirs. Et quand la musique y résonne c'est un peu des fastes passés qui ressuscite.

Après tant de fortunes diverses la chapelle, qui vit quinze mariages princiers (une pompe exceptionnelle présidait à celui du dauphin et de Marie-Antoinette), qui entendit la famille royale et toute l'assistance entonner le fameux *Te Deum* d'août 1789, qui devint sous la Révolution « Temple du palais national » et servit de cadre aux fêtes civiques, où l'on célébra solennellement le *Te Deum* de victoire en 1919, abrite aujourd'hui de plus modestes triomphes. Mais ce n'est pas déchoir, pour un si noble lieu, que d'ouvrir toutes grandes ses portes à la musique. La royale tribune accueille des invités de marque, et la galerie dorée court jusqu'à la tribune d'orgue où viennent jouer les meilleurs virtuoses. Antoine Reboulot, Jean Langlais, André Marchal posent leurs doigts sur les claviers, autrefois de bois de rose semée de fleurs de lys, dénudés aujourd'hui ; aux grondements de l'orgue succèdent les chants humains : soli de Geneviève Touraine, de Lise Daniels ou quatuor vocal de Saint-Pétersbourg, tandis que le soleil du soir illumine les peintures et les marbres, fait scintiller les bronzes et meurt lentement sur les dalles.

L. Maurice-Amour.

LES SPECTACLES

ATELIER - ANDRÉ BARSACQ

à partir du 6 septembre pour une série limitée de représentations.

L'INVITATION AU CHATEAU

de JEAN ANOUILH

LOCATION OUVERTE

M. MITTERRAND EN A. E. F.

Profitant des vacances parlementaires, M. Mitterrand, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, s'est rendu en A. E. F. M. Mitterrand, qui a dans ses attributions les services de l'information, a longuement visité les installations de Radio-Brazzaville en compagnie de M. Bourges, directeur du cabinet du haut commissaire, M. Cornut-Gentile. Il a examiné les possibilités de développement de ce poste, qui est actuellement le poste français le plus important d'Afrique.

LE VOYAGE DE M. COSTE-FLORET EN INDOCHINE

M. Coste-Floret, ministre de la France d'outre-mer, vient d'accomplir en compagnie du gouverneur général, M. Pignon, une tournée qui l'a mené dans toutes les parties de l'Indochine. Il a eu plusieurs entretiens avec S. M. l'empereur Bao Daï. Au cours des nombreuses réceptions organisées dans les différentes villes qu'il a visitées, M. Coste-Floret a fait le point de la situation et, rappelant la lettre récente du président de la République à S. M. Bao Daï, il a souligné que le vœu de la France est que les Vietnamiens fassent eux-mêmes leur réconciliation et qu'il dépend d'eux que l'indépendance qui leur a été accordée dans le sein de l'Union française passe dans les faits.

Notre photographie représente le ministre visitant la pagode des Corbeaux à Hanoï.

PÈLERINAGE DE LA LOUVÈSE

Le 31 décembre 1640 mourait d'épuisement à la cure de La Louvèse un missionnaire jésuite dont la renommée était grande au Velay et dans tout le Vivarais, que l'Eglise devait canoniser un siècle plus tard sous le nom de saint François Régis.

Depuis, La Louvèse, humble petite bourgade perchée sur un col élevé des Cévennes, dans un site incomparable, est devenu un lieu de pèlerinage très important.

Cette année des cérémonies grandioses ont réuni des milliers de pèlerins auprès de la tombe de l'apôtre du Velay.

C'est S. Exc. M[gr] Roncalli, nonce apostolique, qui a présidé la manifestation religieuse du 7 août, entouré de nombreux prélats, parmi lesquels M[gr] de Llobet, archevêque d'Avignon, les évêques de Valence, Viviers, Nîmes, Montpellier et M[gr] Bornet, de Saint-Etienne.

Quelques jours avant S. Exc. M[gr] Roncalli était allé présider les cérémonies commémoratives du quatre-vingt-dixième anniversaire de la mort du curé d'Ars.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Une malencontreuse coquille s'est glissée dans notre rubrique : « Nous avons lu pour vous » de notre dernier numéro. Mais les éditions Gautier-Languereau sont tellement connues de nos lecteurs qu'il nous semble impossible qu'une confusion eût pu se produire dans leur esprit quand nous avons signalé la sortie de trois livres nouveaux destinés aux jeunes filles : *Maison Forti, la Maison des originaux, la Vengeance d'Apeki.*

MÉDECINS, MALADIES, MALADES

Domaine du spécialiste

Il n'y a rien d'aussi important que la consultattion « à propos » du spécialiste. L'intérêt du malade peut exiger cette consultation soit parce qu'il s'agit d'un cas d'exception nécessitant une expérience particulière, soit d'un cas relativement banal mais pour lequel doivent être mis en œuvre des moyens techniques peu communs. C'est à chaque instant qu'est requise la consultation du radiologue, de l'ophtalmologiste, de l'oto-rhino-laryngologiste ou celle du gastro-entérologue, du spécialiste des maladies de la nutrition ou des glandes endocrines. Souvent aussi c'est, à côté de la précision du diagnostic, l'audace thérapeutique que l'on vient demander à un spécialiste. Nous donnerons en exemple les difficultés parfois si grandes de l'individualisation des maladies du « carrefour » gastro-biliaire ou les doses vraiment extraordinaires d'extrait thyroïdien que sont amenés à prescrire les spécialistes dans cette curieuse forme d'albuminurie qui constitue le symptôme le plus apparent de la « néphrose lipoïdique ».

Parfois la famille du malade, malgré la confiance acquise en son médecin, souhaite l'avis d'un homme de grande réputation. Parfois le médecin traitant lui-même, soucieux de ne supporter aucune critique de sa propre conscience — et précisément en raison de la confiance qu'on lui porte — veut faire contrôler son opinion et confirmer sa décision par quelqu'un dont la spécialisation et la très grande expérience offrent des garanties exceptionnelles. Il est certain que c'est là un problème bien plus souvent moral que technique.

Si le domaine du spécialiste s'étend chaque jour par les acquisitions nouvelles de la médecine, ce domaine s'effrite aussi chaque jour par le même mécanisme. Qui eût pensé autrefois que la blennorragie sortirait d'une manière quasi complète des mains du spécialiste pour être traitée avec des résultats plus brillants par le praticien de médecine générale ? Il en est de même pratiquement de la syphilis, il en sera ainsi bientôt d'un certain nombre d'affections glandulaires, par exemple, dont le traitement se fait maintenant avec des médicaments si maniables que leur emploi, s'il exige toujours des soins attentifs, n'implique plus une technique d'exception. Il en sera de même demain, comme nous l'avons déjà fait entrevoir ici même, pour la tuberculose. C'est là l'évolution régulière de l'art médical, dans lequel les spécialistes nous révèlent chaque jour des découvertes nouvelles, cependant qu'ils livrent à leurs confrères moins spécialisés un champ d'action toujours plus étendu.

MILONE.

AIR PURIFIÉ

Un nouveau système destiné à purifier l'air dans les bureaux, magasins et ateliers est utilisé depuis peu par de grandes firmes américaines. L'air vicié circule à travers un champ électro-statique dans lequel les poussières reçoivent une charge d'électricité *positive*. Des plaques chargées d'électricité *négative* attirent alors les poussières à la façon d'un aimant, et il ne reste plus qu'à essuyer les plaques à intervalles réguliers.

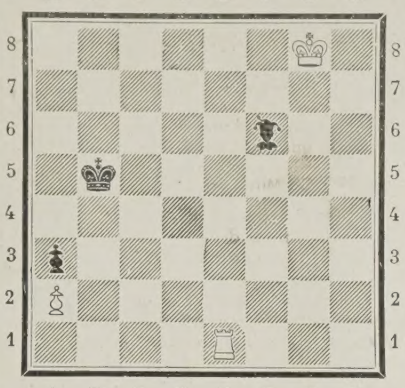
On a constaté que ce procédé permettait d'éliminer 85 à 90 % des impuretés contenues dans l'air ; il fait également disparaître certains microbes, le pollen et les particules de cendre et de tabac.

Il peut rendre de grands services dans certaines industries : on l'utilise notamment dans les brasseries, où il empêche les bactéries en suspension de tomber dans les cuves et de troubler les opérations de fermentation.

C. T.

LES ÉCHECS (N° 60)

Fin de la solution de l'étude n° 60. André Chéron, France-Illustration, *mars 1949.*



Les blancs jouent et gagnent.

Pour le début de la solution et les commentaires nous renvoyons à nos trois précédents articles (les Echecs n°s 57, 58 et 59).

G) Suite et fin.

22. Ta5 !, Ré6. — 23. Rç4, Ff8 coup d'attente. — 24. Rd3 ! (et non 24. Rd4 ?, Fg7† et Fb2 nulle). 24. ..., Fb4 (1). — 25. Ta4, Ff8 ! (2). — 26. Ré4, Rf6. — 27. Ta6†, Rg5 !. — 28. Ta5†, Rg6 ! (3). — 29. Ta8 !, Fb4 (4). — 30. Ta4 !, Ff8. — 31. Ré5, Fg7† !. — 32. Ré6, Fb2 !. — 33. Tg4†, Rh6 ! (5). — 34. Tg1 coup d'attente, Rh5 (6). — 35. Tg3 !, Rh6 (7). — 36. Rd5, Rh5. — 37. Rç4, Rh4. — 38. Tg8, Fé5. — 39. Rb3, Fd6. — 40. Tg6 gagne. Voir *France-Illustration* du 8 janvier 1949, dans B, après 18. Tg8-g6. Le pion noir est pris ici au 78e coup.

Commentaires : (1) Si 24. ..., Rf6. — 25. Ré4, Fb4. — 26. Ta4, Ff8 !. — 27. Ta6† texte. — Si 24. ..., Fd6 (24. ..., Fé7. — 25. Ré4). — 25. Ré4, Fb4. — 26. Ta6†, Rf7 (26. ..., Rd7. — 27. Rd5. Ou 26. ..., Ré7. — 27. Ta4, Fç5 ou d6. — 28. Rd5 gagne pion ou fou). — 27. Ta4, Fé7 ou f8 (27. ..., Fç5. — 28. Ré5, Ré7. — 29. Rd5 ; ou 28. ..., Rg6. — 29. Ré6 menaçant 30. Tg4†. Si 27. ..., Fd6. — 28. Rf5, Ré7. — 29. Ta7† ; ou 28. ..., Fç5. — 29. Ta5 et a7†). — 28. Rf5, Fç5. — 29. Ta5, Fb4, d6, é7 ou f8. — 30. Ta7† gagne. — Si 24. ..., Rd7. — 25. Ta6, Rç7. — 26. Rç4, Rb7 ? — 27. Tf6 gagne le fou.

(2) Si 25. ..., Fé7 (25. ..., Fç5 ? ou d6 ?. — 26. Ré4 et 27. Ta6† refoulant le roi noir sur la 7e traverse). — 26. Ré4, Rf6. — 27. Ta6†, Rg5. — 28. Ré5 ! (les blancs ne pourraient jouer ce coup si le fou était sur f8 à cause de 28. ..., Fg7† et 29. ..., Fb2 nulle) 28. ..., Rg4 (pour les coups de fou, voir plus bas). — 29. Ta7, Fç5. — 30. Tf7, Rg3 (30. ..., Fé3. — 31. Ré4 et 32. Tg7†. Ou 30. ..., Fb6. — 31. Ré4, Rg5. — 32. Tf3). — 31. Ré4, Fb4 (31. ..., Rg2. — 32. Tf3 et Td3. Si 31. ..., Fd6. — 32. Tf3†, Rg4. — 33. Tf6 et g6† ; ou 32. ..., Rg2. — 33. Td3). — 32. Tg7†, Rf2. — 33. Tb7, Fç3 (33. ..., Fç5. — 34. Tb3, Ré2. — 35. Tç3 et Tç2† refoulant le roi noir sur la 1re traverse. Ou 33. ..., Fd6. — 34. Tb3, Ré2. — 35. Th3, Rf2. — 36. Td3 et marche du roi blanc vers b3). — 34. Tb3, Fb2. — 35. Th3, Fç1. — 36. Rd4, Fb2†. — 37. Rç4, Ré2. — 38. Td3 ! gagne ; ou si 29. ..., Ff8. — 30. Tf7, Fh6 (30. ..., Fç5. — 31. Ré4, Rg3. — 32. Tg7†, Rf2. — 33. Tç7, Fd6. — 34. Tç3). — 31. Ré4, Rh4 (31. ..., Rg5 ?. — 32. Tf3 et ×a3. Ou 31. ..., Fç1. — 32. Tg7†). — 32. Tf3, Fç1. — 33. Rf5, Fb2. — 34. Té3, Fç1. — 35. Té1, Fb2 (35. ..., Fd2. — 36. Th1†, Rg3. — 37. Td1, Fb4. — 38. Td3†, Rf2. — 39. Ré4 et marche du roi blanc vers ç2). — 36. Tg1. — Si 28. ..., Fç5. — 29. Rd5 !, Ff8 (29. ..., Fé7. — 30. Ré6, Ff8. — 31. Ta4 ! ; ou 30. ..., Fb4. — 31. Ta8 ! Si 29. ..., Fb4. — 30. Ré6, Ff8. — 31. Ta4 ! ; ou 30. ..., Rh6. — 31. Ta4, Fç5 ou f8. — 32. Rf7). — 30. Ta8, Fé7 (30. ..., Fb4. — 31. Ré6). — 31. Ré6, Fb4. — 32. Ta6 coup d'attente, Ff8. — 33. Ta4. — Si 28. ..., Fb4. — 29. Ré6, Ff8. — 30. Ta4 gagne. — Si 28. ..., Ff8. — 29. Ta7, Rg6 (29. ..., Rg4. — 30. Tf7 déjà vu). — 30. Ré6, Rg5 (30. ..., Fç5 ou b4. — 31. Ta4). — 31. Ta4 gagne.

(3) Si 28. ..., Rf6 ?. — 29. Tf5†, Rg7 (29. ..., Ré7. — 30. Tf3, Ré8. — 31. Rd5, Fé7 ou b4. — 32. Ré6). — 30. Tf3 ! gagne rapidement. Exemples : 30. ..., Fb4 ! (30. ..., Fé7, d6 ou ç5. — 31. Rd5 et é6). — 31. Rd5, Rg6 !. — 32. Ré5 !, Rg5 (32. ..., Fç5 ou é7. — 33. Ré6). — 33. Tg3†, Rh4. — 34. Tg6 !

(4) Si 29. ..., Fç5 (29. ..., Fé7. — 30. Ta6†. Si 29. ..., Rf7. — 30. Rf5). — 30. Ta6†, Rf7. — 31. Ta5, Fb4 (31. ..., Fd6, é7 ou f8. — 32. Rf5 et 33. Ta7†). — 32. Ta4, Fç5. — 33. Ré5, Ff8 (33. ..., Ré7. — 34. Rd5. Ou 33. ..., Rg6. — 34. Ré6). — 34. Ta7†, Rg6. — 35. Ré6, Rg5 ou Fç5, ou Fb4. — 36. Ta4 !

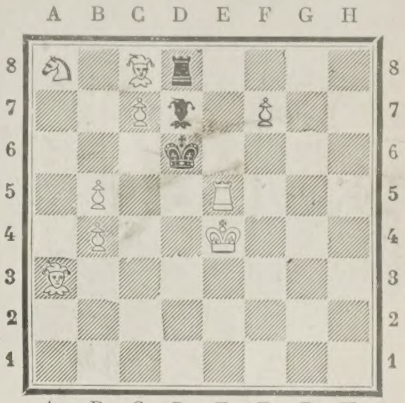
(5) Si 33. ..., Rh5. — 34. Tg3 ! texte après 35. Tg3 !

(6) Si 34. ..., Fç3, d4 ou g7 (34. ..., Fh8 ?. — 35. Th1†, Rg7. — 36. Th3 et ×a3). — 35. Tg3, Fb2 !. — 36. Rd5 texte, après 36. Rd5.

(7) Si 35. ..., Rh4 ?. — 36. Tg6, Rh5. — 37. Rf5 ! abrège le jeu. — Si 35. ..., Fç1 ?. — 36. Rf5, Rh4 (36. ..., Rh6. — 37. Tg6†, Rh7. — 38. Rf6 et Rf7). — 37. Tg4†, Rh3. — 38. Td4 ! et 39. Td3 (†) abrège le jeu.

Je m'excuse d'avoir tenu l'affiche aussi longtemps avec l'étude n° 60. Mais je le répète, c'est le finale théorique qui détient le record de longueur et de difficulté. Le pion noir ne peut y être pris, dans des conditions assurant le gain, qu'au 78e coup, soit 77 coups sans jeu de pion, prise ni mat.

Problème n° 62, par Sam Loyd. American Chess Magazine, décembre 1898.



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Le n° 62 a été composé suivant l'ancienne règle qui permettait qu'un pion qui arrive à sa dernière case reste pion. La règle actuellement en vigueur ne le permet plus et prescrit qu'un pion qui arrive à sa dernière case doit obligatoirement se transformer en une figure de sa propre couleur : dame, tour, cavalier ou fou, au choix du joueur à qui appartient le pion promu.

ANDRÉ CHÉRON.

AVEC LE BON D'ÉLECTRICITÉ A REVENU VARIABLE

vous n'aurez plus à vous déplacer, ni à payer aucun frais pour toucher vos revenus.

Bien plus, vous profiterez d'une prime de 10 % sur le montant des intérêts quand vous remettrez les coupons en paiement de vos quittances d'électricité à l'encaisseur qui se présentera chez vous.

RENSEIGNEZ-VOUS

E. 4.

ÉDUCATION EN SUISSE
INSTITUT sur le ROSENBERG
près SAINT-GALL (Suisse)
Dans une région préalpine à climat privilégié : la plus grande école internationale pour jeunes gens.
Possédant une renommée mondiale, elle est un centre officiel pour l'étude des langues modernes et prépare jusqu'à la maturité et au diplôme commercial.
Préparation aux bac. suisse, anglais, américain. Enseignement individuel en petites classes. Prospectus.

HOTELS et VILLÉGIATURES
NORD
VOS VACANCES
AU TOUQUET
La Mer - la Forêt - le Paradis des sports.

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

LA FÉE DU "MARCHÉ AUX PUCES" (CONTE MODERNE), par CAMI.

Voici, conta le peintre illustre,
Comment le succès m'est venu...
Cela remonte à quelques lustres,
J'étais alors un inconnu.
« Aux puces », flânant un dimanche,
Dans un bric-à-brac rococo,
Je vois une baguette blanche,
Et je me dis : Tiens ! què aco?...

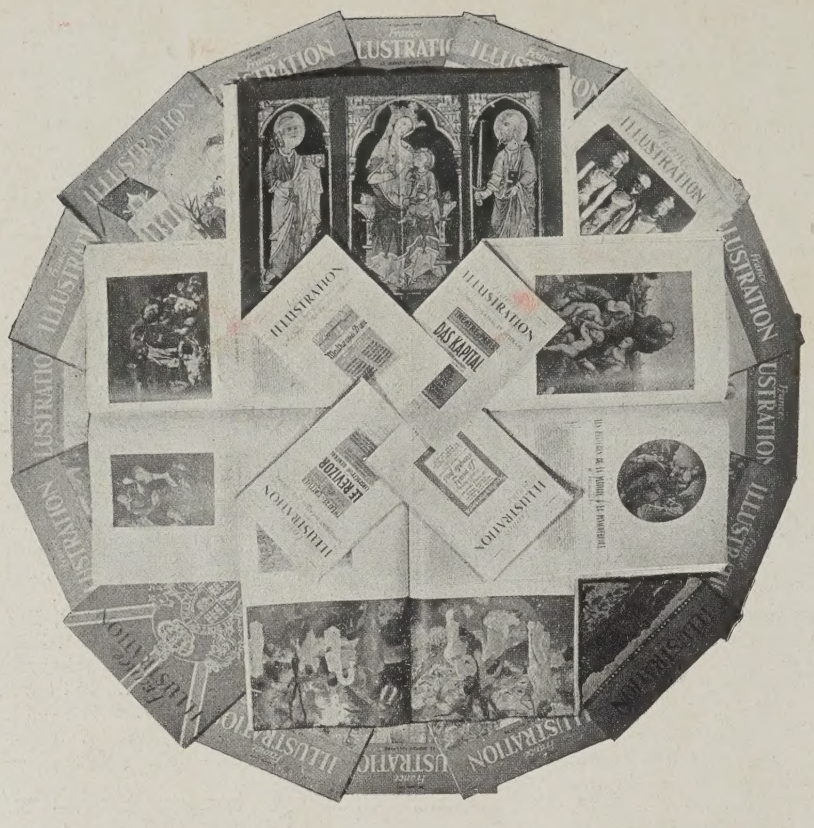
—« C'est, me dit le marchand folâtre,
La baguette, ou le bâtonnet,
D'une fée, un truc de théâtre,
Venant de quelque Châtelet. »
J'achète, amusé, la baguette,
Et riant je dis subito :
« Par la fée Urgèle ou Muguette,
Je souhaite avoir une auto ! »

Le lendemain, j'en devins blême,
Gratis, je reçus livraison
D'une Citroën. Le soir même,
Je dis : « Je veux une maison ! »
Et, bientôt, par lettre, un notaire,
J'en faillis perdre la raison,
M'instituait propriétaire
D'un beau chalet à Barbizon !

« Puis je souhaitai la commande
D'un marchand de tableaux connu.
Le lendemain il me demande
D'exposer chez lui tous mes « nus ».
J'étais lancé !... Mais, cœur sensible,
Je fis, pour lui dire merci,
Vœu de voir ma fée invisible.
Elle vint, et me dit ceci :

—« Aôh ! moi j'étais milliardaire,
Vous, j'ai vu la baguette achetant,
La fée, alors, j'ai voulu faire...
J'ai payé gens me répétant
Vos souhaits avec la baguette,
Ça guérissait moi de l'ennui,
Car, cher vieux garçon, le « galette »
C'est la seule fée aujourd'hui ! »

NOS PROCHAINS NUMÉROS SPÉCIAUX



France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

PUBLIERA

EN SEPTEMBRE

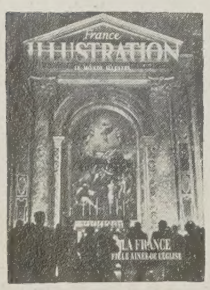
PRÉSENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

PRÉFACÉ par le **général Kœnig** et illustré de nombreux documents photographiques en noir et en couleurs, ce numéro exposera les conditions dans lesquelles s'est développée depuis quatre ans l'activité française en Allemagne et les résultats obtenus. Les plus éminents spécialistes des problèmes franco-allemands ont collaboré à ce numéro, qui vient bien à son heure, au moment où s'élabore l'unification de l'Allemagne occidentale et où se discute à Strasbourg son admission au Conseil de l'Europe.

EN OCTOBRE

LE SALON DE L'AUTOMOBILE

TOUJOURS si attendu, ce numéro offrira un vaste panorama de l'industrie automobile et de tout ce qui s'y rattache en France et à l'étranger. La carrosserie, les bagages, les accessoires seront présentés de manière originale. Le camping, le tourisme en autocars grâce aux grands services internationaux, le problème actuel de la circulation agrémenteront ce numéro, qui, par le texte et par l'image, sera le reflet fidèle et vivant de la grande manifestation annuelle de la construction automobile.



EN NOVEMBRE

LA FRANCE FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE

CE sera, sous la signature des personnalités les plus représentatives, un tableau complet de l'Église de France, de l'Action et de l'Enseignement catholiques. S. Exc. le Nonce Apostolique et M. Wladimir d'Ormesson, ambassadeur de France près le Saint-Siège, ont bien voulu écrire les articles liminaires de ce numéro, qui contiendra **un reportage du plus haut intérêt sur S. S. le pape et le Vatican.** De nombreuses pages en couleurs, de multiples illustrations et six planches en couleurs formant hors-texte, dont un **portrait du Souverain Pontife,** en rehausseront l'attrait et contribueront à en faire un précieux document d'histoire.

EN DÉCEMBRE

LE TRADITIONNEL NUMÉRO DE NOËL

LE thème en est cette année le Merveilleux, qui, depuis des siècles, a inspiré écrivains et artistes. Des reproductions empruntées au suave Fra Angelico aussi bien qu'à des peintres et à des sculpteurs plus récents évoqueront pour nos lecteurs — en même temps que des textes choisis — les scènes nées de ce merveilleux qui enchante et trouble l'esprit des hommes. Une place de choix sera réservée à **Laurent le Magnifique,** dont la fastueuse existence et le mécénat ont servi de prétextes à l'exposition qui, à Florence, rassemble d'admirables œuvres de la Renaissance, dont certaines ont été pour le public une " merveilleuse " révélation.

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1949.
Imprimeur no 79.